

COSTUMES D'ÉCOLIERS
Sous-Vêtements, Chemises, Bas, Articles de Toilette, Valises, etc.
HABITS A REDUCTION
GRATIS : Un canif valeur 50c avec tout achat de \$5.00.
J. CLAUDE BARRETTE
34 rue NOTRE-DAME, JOLIETTE.

L'Etoile du Nord

Un des plus forts tirages des journaux hebdomadaires de la province de Québec
(Fondée en l'année 1864).

ÉPARGNEZ DE 30 A 40% DE VOTRE ARGENT
En achetant chez nous. Prix garantis meilleur marché qu'ailleurs.
A. A. BOUCHER & FILS
12 Place Lavaltrie, Joliette, Qué.

43^{ème} ANNEE, No 7.

JOLIETTE, JEUDI, 12 AOUT, 1926.

Rvd M. Chaussee
Séminaire
15 juillet 1927
MERO : 2 SOUS

Sur le "Margaret"

Un incident, en somme assez banal, a mis dans l'ombre, ces jours derniers, les grands problèmes que les électeurs canadiens doivent considérer au cours de cette lutte politique et a porté tout l'intérêt de la bataille, dans ce district, autour de prétendus voyages de MM. Lapointe et Bureau, deux anciens ministres. Il nous fournit aussi un exemple frappant des dangers de l'exagération.

Résumons les faits. Pendant que le T. H. M. Meighen, premier ministre du Canada, faisait une tournée politique dans les Provinces Maritimes, M. Doucet, candidat conservateur dans le comté de Kent, accompagnait son chef. Dans plusieurs discours, il fit allusion à des voyages de plaisir qu'aurait fait M. Bureau sur le croiseur "Margaret" alors qu'il était ministre des Douanes et M. Lapointe, alors ministre de la Marine, aurait accompagné M. Bureau. Les deux ministres auraient eu avec eux plusieurs parents ou amis.

Les dépêches des journaux ont aussitôt transmis les discours de M. Doucet et lui ont fait dire qu'il avait parlé de "voyage d'orgie et de boisons" fait aux frais du gouvernement. MM. Bureau et Lapointe ont nié aussitôt. M. Doucet a répliqué que c'est un examen dans le livre du bord du "Margaret" qui lui a permis de mentionner les noms de MM. Bureau et Lapointe. Ce dernier se rendit à Ottawa, auprès de Sir Henry Drayton et se plaignit amèrement des attaques faites contre sa réputation. D'autant plus que l'exagération et les rumeurs de toutes sortes rendaient plus malignes, plus précises les affirmations de M. Doucet.

Et M. Lapointe, dans une assemblée publique à S. Roch de Québec profitant de l'occasion pour dénoncer, devant ses partisans, M. Meighen qu'il traitait injustement de lâche.

M. Drayton, avec l'approbation évidente de son chef M. Meighen, fit immédiatement venir à Ottawa Sir François Lemieux, juge en chef de la Cour Supérieure et récemment nommé commissaire pour continuer l'enquête sur l'administration des Douanes et M. Calder, aviseur légal du Gouvernement dans cette enquête. (En passant, disons que la nomination de Sir François Lemieux à ce poste de Commissaires royal et le maintien de M. Calder dans les fonctions d'aviseur légal du gouvernement en cette enquête, ne font pas l'affaire des libéraux qui n'en parlent pas beaucoup. Ils peuvent difficilement expliquer comment M. Meighen qu'ils dénoncent comme ennemi de notre race a nommé M. Lemieux, un canadien-français et un ancien chef libéral, pour diriger cette enquête sur l'administration des Douanes. M. Meighen a démontré ainsi qu'il sait reconnaître l'esprit de justice, la valeur et la droiture de jugement des nôtres et ce qu'il confond toutes les déclarations démagogiques de ses adversaires. Il a fait plus. Il a maintenu comme aviseur du Gouvernement dans cette enquête un ancien député libéral, M. Calder qui avait été nommé à cette fonction par le Gouvernement King. Il a ainsi montré qu'il a un désir sincère de poursuivre sérieusement cette enquête sur les Douanes et qu'il n'est pas aveuglé par l'esprit de parti quand il fait des nominations. Aussi, les libéraux n'insistent pas beaucoup sur ces gestes dignes du Premier Ministre actuel.

Revenons à l'affaire du "Margaret". MM. Lemieux et Calder sont allés à Ottawa par M. Drayton et le juge Lemieux, siègeant à Québec a déclaré : "Je dois reconnaître la générosité chevaleresque et l'esprit de justice de M. Drayton qui m'a demandé de faire une enquête nationale sur cette affaire et sur l'administration des Douanes".

L'enquête eut lieu. Elle a mis fin aux potins qui couraient la rue, aux exagérations que certains politiciens faisaient circuler, aux accusations publiées en certains journaux. Elle a permis à M. Doucet, indirectement de préciser les accusations qu'il avait formulées.

M. Lapointe et M. Bureau, ce fut clairement prouvé à l'enquête n'ont jamais pris part à aucun "joy ride" (voyage d'orgie) sur le "Margaret". Le capitaine Lecouvé, en charge de ce navire depuis 1918, a déclaré d'ailleurs, sous serment, qu'il n'y a jamais eu de tels voyages sur son bateau.

Et voilà comment justice est rendue pleine et entière à MM. Lapointe et Bureau par le Gouvernement conservateur ! On a voulu faire cette justice aussi complète que possible et l'aviseur même du Gouvernement n'a pas voulu entendre M. Doucet à cette enquête et lui permettre d'expliquer alors ses accusations ou répéter exactement les déclarations qu'il avait faites dans les provinces maritimes.

On a voulu limiter cette enquête à ce seul point : Démontrer que les rumeurs circulantes, les potins, les accusations relatives à des voyages d'orgie sur le "Margaret" et attaquant la réputation de MM. Lapointe et Bureau étaient sans fondement. Le Gouvernement conservateur, si honni par certains de ses adversaires, s'est hâté de mettre fin à ces faussetés.

Et le Gouvernement a fait oeuvre méritoire en agissant de cette façon, et avec cette hâte, envers MM. Lapointe et Bureau.

Il reste cependant certains faits qui devront être éclairés à l'enquête que continuera le juge Lemieux, à la fin d'août dans les provinces maritimes. Ainsi, cette enquête portant sur les activités du "Margaret" spécialement affecté au service préventif de la contrebande, le président du tribunal devra de nouveau s'informer des voyages de M. Bureau, alors ministre des Douanes.

Celui-ci a déclaré à l'enquête qu'il a fait trois voyages, sur le "Margaret". A ces voyages, les deux derniers spécialement il était accompagné de son épouse et de quelques membres de sa famille. Il assure que le vaisseau a suivi sa course ordinaire et qu'il a payé les frais de nourriture de ses invités. C'est lui, aussi qui a payé le vin qu'il avait acheté pour son usage personnel.

Et M. Bureau a déclaré qu'il faisait alors des voyages d'inspection. Son avocat, très habile habituellement, lui a fait faire deux déclarations qui semblent peu sérieuses. M. Bureau flamme demandait à M. Bureau dont il était le procureur pourquoi il était allé, dans un voyage à l'île d'Anticosti et le ministre de répondre : "Pour voir si on avait posé la bouée que j'avais ordonné de poser l'année précédente". Un ministre se déplace-t-il pour une raison comme celle-là ?

Et M. Bureau demanda encore pourquoi M. Bureau était allé aux îles de la Madeleine et le ministre de répondre : "Il agissait de choisir un emplacement pour les Douanes". C'est cela que M. Bureau appelle un voyage d'inspection ?

M. Lucien Cannon, qui représentait l'hon. M. Lapointe, eut aussi une mauvaise question. Il demanda au capitaine Lecouvé si c'était l'habitude du ministre des Douanes, dans le passé, de voyager sur le bateau et le capitaine Lecouvé qui est en charge du "Margaret" depuis 1918 répondit : "Non, il n'en est jamais venu depuis 1918. En 1914, le ministre d'alors avait visité le navire".

Ainsi donc, depuis 1918 il n'y eut que M. Bureau à faire des voyages d'inspection pour voir si les bouées étaient bien

La Fanfare des Zouaves à la "Kermesse"

De nombreux amateurs de musique ayant demandé la publication des programmes qu'exécutera "La Fanfare des Zouaves" à la kermesse, M. Contant nous communique les programmes qui seront donnés jeudi et vendredi soir :

JEUDI SOIR
1 Marche : 71^e Régiment. J. Boyer
2 Fantaisie Hongroise J. A. Contant
3 La Chanson du Prisonnier (sur demande) Guy Massey
4 Danse Chilienne Camilla N. Lejgh
5 Marche : Zouaves ! J. A. Contant
En Avant ! J. A. Contant
dédiée au sous-lieutenant Alger Corbeil z. p. c.

Intermission
6 Sélection. Du Bon Canayen ! J. A. Contant
7 Menuet en sol Bethoven
8 La danse du Ouaouaron J. A. Contant
solo de Tuba J. A. Contant
Solo : H. Mainville
9 Marche : Charlot J. A. Contant
dédiée à M. Charlemagne Goulet. z. p. c.
10 Chant des Bateliers du Volga Auteur inconnu
11 Two-Step, Guard Patrol E. Bertram

VENDEUR SOIR
1 Marche : Gloire au Travail J. A. Contant
dédiée à tous les ouvriers.
2 Ouverture : Paragon E. Barnard
3 Marche Tuque : Extrait des "Ruines d'Athènes" Beethoven
4 Valcena José Padilla
5 Two Step. LINE UP E. Bertram
Intermission
6 Réminiscences de Botrel. J. A. Contant
7 Sélection J. A. Contant
dédiée à M. Maurice Champoux. z. p. c.
8 Berceuse Nègre V. Katey
9 Marche : Notre Capitaine J. A. Contant
dédiée au Capitaine Victor Masse. z. p. c.
Intermission
9 One-Step. Germanie E. Weidt
10 Déclaration. Valse Hésitation W. Rolf
11 Marche : Notre Président J. A. Contant
dédiée à M. Arthur Hottin, z. p. c.

Le "St-Gabriel" dimanche

Il sera accompagné d'un grand nombre de supporters.

Dimanche dernier, à cause de la mauvaise température, il n'y a pas eu de partie de base-ball à Joliette. Le "Montréal-Est" devait venir rencontrer notre équipe. Le "Joliette Ind." ayant reçu une invitation du club "St-Gabriel de Brandon", il décida de s'y rendre et la partie eut lieu l'après-midi sur le terrain de l'Académie. Notre club l'emporta par trois à deux. Hamel, du "Cap de la Madeleine" lançait pour le "St-Gabriel".

Contant de son exploit, le "St-Gabriel" a lancé un défi au "Joliette Ind." et la deuxième rencontre aura lieu dimanche, le 15 août, à dix heures, sur le terrain du parc Joliette.

Il est bon de dire que le club vitiste compte de bons joueurs et réserve des surprises pour dimanche. Il aimerait fortement gagner cette partie et les nombreux supporters qui l'accompagneront l'aideront certainement. Quelques sportsmen de Joliette font partie de l'équipe et ce qui est intéressant pour tous.

Encourageons ces deux clubs en se rendant au terrain à 2.00 heures.

Le club "Montréal-Est" sera ici dimanche, le 22 août.

Ecole Bon-Secours

Les classes de l'Ecole Bon-Secours ouvriront le 1^{er} septembre ; les parents qui désirent y envoyer leurs enfants sont priés de se présenter au parloir de l'Hôpital St-Eusèbe dans la première quinzaine d'août. Après délibérations, les autorités ont remis à plus tard la restauration complète de l'Ecole, se bornant, pour cette année à l'amélioration du système d'éclairage. Les élèves y recevront, en plus du cours ordinaire des leçons de culture physique de diction et de musique vocale ; sur demande, on leur procurera en outre un professeur de piano et de violon.

Une partie de l'ancienne salle des organisations de l'hôpital sera affectée aux élèves pour ces différents cours, comme aussi pour leurs récréations pendant la saison rigoureuse.

Nous espérons que le Jardin Bon-Secours continuera, comme par le passé, à recevoir le bienvenu appui de l'élite de la société Joliettaise.

posés ! L'enquête que l'on commença sous peu à Halifax devra porter sur ces faits, sur l'efficacité du "Margaret" contre la contrebande pendant que le ministre était en voyage d'inspection, etc.

M. Doucet aura alors l'occasion de prouver les accusations qu'il a lancées contre M. Bureau au sujet de ces voyages d'inspection et de l'efficacité du "Margaret" contre la contrebande.

CONCERT

Mardi soir, le 17 août courant, aura lieu à l'Académie St-Viateur, un grand concert organisé par les demoiselles de la ville, au profit de la kermesse, sous le patronage de S. G. Mgr Forbes et présidé par M. le chanoine Alph. Piette, curé de la cathédrale.

Programme : Chant par Mme Dr J. Lafortune, Mlle Aline Wodon et Mlle Gravel. Récitation par M. Clément Clément. Violon par M. Maurice Ducharme. Piano par Mme Paul Courteau, Mlle Thérèse Alarie et G. Ducharme. L'orchestre Asselin fera partie du programme.

MARDI, le 17 AOUT
A 8.30 heures précises.
Billets en vente à la porte : 35 sous.

Fières paroles de l'hon. E.-L. Patenaude

PRONONCÉES A ST-LAURENT DIMANCHE DERNIER :

"Je reviens parmi vous, électeurs du comté de Jacques-Cartier, me mettre à votre disposition. Ma vie et mes forces vous appartiennent pour faire prévaloir mes idées qui sont la force du pays. Avec vous et à vos côtés, je ferai la lutte sans réserve".

"J'ai dit l'autonome dernier que j'étais libre des hommes mais non de mes convictions. Après douze mois écoulés, je redis la même chose. Quand on m'a demandé d'entrer dans le cabinet récemment constitué, j'y suis entré tel que j'étais : avec mes convictions et mes opinions. Et s'il arrive que mes opinions et mes convictions ne conviennent plus, j'espère et je suis sûr que la Providence me donnera le courage et la force de sortir du cabinet comme je l'ai déjà fait".

"En 1917, quand je suis sorti du ministère, je disais dans une lettre de démission que le nuage qui passait sur le monde se dissiperait bientôt et qu'il faudrait penser plus fortement que jamais à la grande marche du pays, s'inspirer aux sources pures de la Confédération et renouer ces liens qui sont nécessaires à la grandeur et à la force du pays. Depuis lors, j'ai consacré le meilleur de mes efforts à tenter de renouer ces liens. J'ai frappé à la porte des chefs politiques de cette province et des autres provinces. A plusieurs reprises j'ai rencontré le chef du parti, M. Meighen, je lui ai souvent parlé, j'ai plaidé ma cause et j'ai constaté qu'il n'y était pas sourd. Cette cause, c'était votre cause à vous, c'était aussi la grande cause de l'unité. Et j'ai le plaisir de vous dire que notre cause, je l'ai gagnée".

"Pendant que le parti conservateur prêche son programme, partout le même, les divers groupes s'en vont dans le pays, disant noir et blanc là. Dans la province de Québec, il en est qui essaient de faire croire qu'on revient à 37. Ailleurs dans le pays, on ne mentionne pas 37. Les hommes de second ordre sonnent le clairon de l'appel aux passions et aux haines pendant que les gens plus responsables parlent de n'importe quoi excepté des questions actuelles et des problèmes vitaux. On entendra dans cette province la clameur qui dominera les menus bruits : on dira que les libertés du peuple sont en danger. On soulèvera un nuage de poussière et l'on écoulera pour la consommation locale une époque dramatique entre toutes, celle de la rébellion".

"A cela je réponds d'avance que je suis prêt à m'agenouiller devant ces martyrs de l'échafaud et des prisons, mais que je n'ai pas le même sentiment pour ceux-là qui après les avoir poussés, se sont mis à l'abri. 1837 est un lendemain et le lendemain appartient à Lafontaine. Et je préfère voir se dresser devant moi la grande ombre de Lafontaine et de son époque à celle des années malheureuses qui l'ont précédée. Lafontaine a obtenu dans la paix nos privilèges et nos libertés. Ah ! ceux-là qui font appel aux préjugés et aux passions dans notre province font une bien vilaine besogne, et si par hasard cela tournait mal, ce ne serait pas eux qui feraient face au lendemain. Nous aurions besoin alors d'autres Lafontaine".

"Ce qui s'est passé alors se passe encore aujourd'hui. Lafontaine a été abreuvé d'injures, d'opprobres, de calomnies et de mensonges. Vaincu parmi les siens par l'accumulation des mensonges, il a dû aller recevoir dans une province anglaise le mandat par lequel il a assuré aux siens le gouvernement responsable. L'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement. Vous aurez donc à choisir entre un parti fortement membré et reconstruit et des groupements épars. Où trouveriez-vous la force avec l'autorité ? Les faibles ne peuvent vous donner la force. Si vous voulez l'incorruptibilité et la faiblesse, votez pour M. Forke, pour M. King, pour Mademoiselle Macphail ou pour M. Bourassa (chou ! chou !). Non mes amis, ne lancez pas de choux à personne. L'heure est trop grave. Il faut voter, juger et agir. A vous de replacer le pays dans la brume ou de le mettre dans la lumière. A vous de donner une administration qui donne au pays la stabilité de la politique et au gouvernement, à vous d'assurer à l'industriel, à l'ouvrier, à l'agriculteur la protection dont il a besoin".

"A vous de voir si un tarif modéré, bien appliqué, peut aider à sortir le pays de son incertitude. A vous de voir si nos ressources naturelles peuvent être développées dans l'intérêt des Canadiens. A vous de voir si nos mines de charbon peuvent être exploitées comme elles devraient l'être. A vous de voir si l'hésitation doit disparaître de l'esprit de nos hommes d'affaires. A vous de voir si la principale de nos industries, la British Empire Steel, par exemple, doit rester en banqueroute parce qu'elle n'est pas protégée et que tous ceux qui en dépendent doivent rester sur le pavé. A vous de voir s'il faut laisser M. King sacrifier l'intérêt du pays aux combines des alliances en vue de votes incertains".

Nous voulons, nous, que les rapports entre les provinces et les races soient dans l'esprit du pacte fédératif. Nous voulons que la situation des transports soit étudiée pour le plus grand bien des relations commerciales entre l'est et l'ouest. Nous voulons rétablir le sentiment canadien sur des assises fortes et durables ; nous voulons la paix nationale dans l'unité canadienne ; nous voulons que les Canadiens français maintiennent au Canada français les sentiments d'attachement au parti libéral devenu méconnaissable, plus d'attachement aux destinées de leur pays et à la crise qu'il traverse ; nous voulons mettre fin au gouvernement des groupes disparates ; vous nous donnerez votre appui et nous poursuivrons le 14 septembre, les luttes entreprises depuis quelques années".

Que chacun se prépare dès maintenant à venir à Joliette le 6 septembre, pour prendre part aux grandes fêtes qui auront lieu à l'occasion de la célébration de la Fête du Travail.

M. Avila Lépine, président de l'Association du Travail et quelques personnes ont charge de cette organisation qui reportera il n'y a aucun doute tout le succès qu'ils anticipent.

A entendre certains politiciens, la politique ne ramène pas la santé mais conduit à la mort.

Nombres seront les cultivateurs qui appuieront M. Damien Neveu, le candidat conservateur, car il y a plusieurs années qu'ils veulent un des leurs comme candidat.

L'enregistrement des électeurs et électrices

CE TRAVAIL COMMENCE LUNDI SE TERMINERA SAMEDI SOIR A 9 HEURES.

L'enregistrement des électeurs et électrices est commencé depuis lundi dernier et chaque jour le travail devient plus considérable pour ceux qui s'occupent de cet enregistrement.

De lundi à aujourd'hui, 371 personnes seulement se sont acquittées de ce devoir. Les femmes sont cependant à l'honneur car leurs noms sont plus nombreux que ceux des hommes.

Jusqu'à midi aujourd'hui, voici le nombre des électeurs et électrices qui se sont présentés dans chacun des trois bureaux :

M. Wilbrod Marion, 56 St-Viateur, Hommes Femmes
Polis 1-2-3-4 5 150

M. Zénon Bonin, 139 Notre-Dame, Hommes Femmes
Polis 5-6-7-8 21 135

M. J.-Bte Fontaine, 33 rue St-Paul, Hommes Femmes
Polis 9-10-11-12 10 70

On présume qu'un très grand nombre de personnes se feront enregistrer aujourd'hui, demain et samedi qui est le dernier jour.

A TOUS !

Vers la kermesse
Que l'on s'empresse !
C'est l'équité,
La charité,
La charité,
A l'origine
Vraiment divine
Qui veut le don,
A l'unisson
Du numéraire
Pour la misère
Riches, donnez
Et s'éjourez
Dans cet empire
Où l'on respire
Joie et douceur—
Pour le malheur.
Que l'on achète
L'oeuvre coquette
Des jolis doigts
Toujours adroits !
Maintes poupées,
Bien élevées
Sur les comptoirs
Ont leurs docteurs
Voyez, mignonnez,
De l'adopter
Pour les aimer,
Les broderies
Toutes fleuries
Et les bijoux
DIGNES DE REINES,
Les porcelaines,
Les objets d'art,
Tous au hasard
Attendent l'offre—
Pour que le coffre
S'empresse d'or
Donnez encore—
Semez la joie
Sur votre voie ;
Faites bénir
Par l'orphelin
Par l'aubeline
Devant l'autel
De l'Eternel.
(C. G.)

Noyades à St-Jean de Matha

M. Roger Ducharme âgé de 11 ans, 4 mois, fils de M. Auguste Ducharme, marchand, et Lucien Durand, âgé de 17 ans, fils de M. Alfred Durand, sont noyés jeudi dernier à St-Jean-de-Matha, au pied de la chute Mont-Appelle.

En compagnie du vicar Roudoux, ils étaient à pêcher lorsque le jeune Ducharme tomba à l'eau. Lucien Durand se jeta à la rivière pour le sauver mais les forces lui manquèrent, il périt avec son compagnon.

Les deux noyés furent récupérés quelques instants plus tard. L'eau n'était pas profonde, à peine quatre pieds, mais le courant était très fort.

LES FUNERAILLES

Les funérailles du jeune Ducharme ont eu lieu samedi, le 7 août au milieu d'une nombreuse assistance.

La levée du corps et le service fut chanté par le Rv. M. Lafrance, curé, assisté de diacre et sous-diacre.

Les porteurs du corps étaient MM. Lionel Ducharme, Alexis Aytte fils, Albert Godin et Daniel Forest.

Les coins du poêle étaient tenus par MM. Benoit Gilbert, Aurèle Landreille, Roger Geoffroy et Maxime Ducharme.

Le deuil était conduit par son père, M. Auguste Ducharme, ses oncles, MM. Félix Grandchamp, de Montréal, Lucien Forest, de St-Jean-de-Matha, Séverin St-Georges, Joseph St-Georges, Joseph Desroches, M. et Mme Arthur Charro, de North Adams, Mass., M. et Mme J.-R. Desrochers, de Ste-Emélie de l'Énergie, M. et Mme Ernest Lippé, de Montréal, le Dr et Mme J.-Edouard Gervais de Joliette, Socur Marie Corona, des Sœurs Ste-Anne, St-Ambroise de Kikara, M. J.-O. Léveillé, N. P. et plusieurs autres.

Nous présentons nos vives sympathies aux familles Ducharme et Durand si cruellement éprouvées.

La situation financière de notre ville

La vente de \$50,000. d'obligations de la cité de Joliette qui se fera lundi, le 16 août, nous fournit l'occasion de faire quelques commentaires sur la situation financière de notre ville. Il convient, semble-t-il, que les contribuables songent parfois à la situation financière de leur cité ; ils en peuvent tirer d'utiles renseignements et d'agréables espérances.

Récemment, des chiffres intéressants ont été produits à ce sujet au Conseil municipal par M. Camille Bonin, assistant-secrétaire-trésorier, à la demande de M. l'échevin Fontaine. Nos conseillers municipaux voulaient connaître la situation au 1^{er} juillet de cette année afin de mieux diriger leur administration dans les autres mois de l'année fiscale.

M. Bonin a produit un état comparatif des recettes et déboursés de la ville de Joliette au 1^{er} juillet des années 1925 et 1926. C'est l'examen de cet état comparatif de nos finances et la situation favorable de la cité qui ont incité M. Fontaine à demander une notable réduction de la taxe spéciale. Cet état comparatif servira aussi aux quelques faits que nous voulons souligner en cet article.

On voit, en effet, par cet état comparatif de nos finances que le 1^{er} juillet dernier la cité de Joliette avait un surplus de \$25,709.80 bien que ses déboursés aient augmenté de \$10,404 au cours de l'année comparativement à l'année précédente. Et ce surplus de \$25,709.80 dépasse de \$9,908.67 le surplus dans les recettes au 1^{er} juillet 1925.

Les recettes générales de la cité ont atteint le chiffre de \$82,024.42 auquel il faut ajouter la balance au 1^{er} décembre dernier, soit \$45,801.13 ce qui donne un total de \$127,825.55. Pendant ce temps, les déboursés atteignaient le chiffre de \$102,115.75 au 1^{er} juillet dernier alors qu'ils étaient de \$91,710.89 au 1^{er} juillet 1925.

Un examen des chiffres fait voir d'où vient le montant des recettes. En 1925, la taxe sur l'eau avait donné (on compare toujours la situation financière au 1^{er} juillet 1925 et 1926) la somme de \$10,225.55 et cette année il y a une augmentation de \$2,333.54. Les taxes foncières l'an dernier rapportaient la somme de \$8,825.53 et cette année elles donneront au trésor municipal \$11,073.23. Il y a une légère augmentation quant au rapport de la taxe spéciale, peu de changement au revenu de l'électricité, diminution notable dans les recettes diverses et au compte des licences. On constate dans les chiffres produits par M. Bonin que le Conseil municipal a moins perçu au 1^{er} juillet 1926 qu'au 1^{er} juillet 1925. Il y a une différence de \$1,214.35.

Et cependant le Conseil a augmenté les déboursés, sans nuire à son administration. Ainsi, il a dépensé pour le département des rues \$6,892.72 cette année alors que l'an dernier, au 1^{er} juillet, il n'avait dépensé que \$4,870.25. Il a placé environ \$4,500 au fonds d'amortissement et a dépensé \$2,586.44 pour les égouts et les puits, alors qu'en 1925 cette dépense, à même date, était de \$699.90.

Les déboursés à l'Hôtel de ville et pour les salaires généraux ont été aussi notablement élevés et l'on constate finalement une différence de \$10,404.86 en plus dans les dépenses au 1^{er} juillet 1926.

En utilisant la balance au 1^{er} décembre 1925, la cité de Joliette obtient un total de recettes de \$127,825.55 et un surplus ou balance au 1^{er} juillet de \$25,709.80.

La situation générale des finances de notre cité est relativement dans les mêmes conditions et c'est parce que la situation de nos finances est favorable que M. l'échevin Fontaine proposait récemment de diminuer à 35 sous la taxe spéciale qui était de 39 sous l'an dernier et de porter à 80% l'escompte sur l'électricité, escompte qui était de 20% en 1925.

La diminution de la taxe spéciale sera très favorablement accueillie par toute la population. L'an dernier, le montant total des biens imposables dans la cité de Joliette était de \$4,455,165.00 et cette année, il y a une augmentation de \$102,875.00 et cette augmentation permet de diminuer la taxe spéciale de 39 sous à 35 sous sans causer de préjudice au Conseil municipal.

Notre situation financière est très satisfaisante. Il importe que de sages administrateurs, ayant toujours en vue l'intérêt général de leurs concitoyens qu'ils ont mission de représenter, fassent produire à ces finances les meilleurs fruits ; il importe qu'une bonne administration financière fasse connaître notre ville à l'extérieur pendant qu'elle fera le bonheur de nos concitoyens.

L'ENREGISTREMENT DES VOTEURS

Avis Important

Toutes les personnes qui ont droit de vote dans la présente élection voudront bien s'assurer que leur nom est sur la liste électorale.

Comme on le sait, des affiches ont été posées un peu partout à travers notre ville, fournissant certains renseignements essentiels et que chacun n'a qu'à consulter pour connaître l'adresse du registraire de son quartier ou de son arrondissement.

Inutile de rappeler que c'est pour tous un devoir sacré de voir à ce que leurs noms soient régulièrement inscrits sur les listes électorales fédérales que l'on confectionnera cette semaine en vue du grand scrutin du 14 septembre prochain. Afin d'éviter toute erreur, il importe que chacun aille s'enregistrer lui-même autant que possible, sans se fier à personne.

Aucun nom de femme n'est inscrit sur les listes électorales, A MOINS QUE CHAQUE INTERESSEE NE SE PRESENTE ELLE-MEME AU BUREAU D'ENREGISTREMENT DE SA DIVISION.

Quant aux hommes, un grand nombre constatent que leurs noms qui devraient se trouver sur les listes n'y sont pas inscrits. Il est donc prudent que chacun aille s'assurer de l'inscription de son nom afin de pouvoir exercer son droit de suffrage le 14 septembre prochain.

Les personnes retenues chez elles par la maladie ou qui sont absentes de la ville, peuvent se faire inscrire par l'intermédiaire de quelque parent, qui sera appelé à faire une déclaration dans ce sens, au bureau d'enregistrement.

L'enregistrement se terminera le 14 courant à 9 heures du soir.

LA FETE DU TRAVAIL : Que tous se préparent à bien fêter ce Grand Evénement le 6 septembre prochain. Il faut que la manifestation de 1926 dépasse en beauté celle de 1921.---A L'OEUVRE DES MAINTENANT.

Tous droits réservés 1926 par Edouard Garand,
153 "a" Ste-Elisabeth, Montréal, où l'on
peut se procurer le volume au prix
de 30 cts par la malle.

Le Philtre Bleu

PAR JEAN FERON

**Grand Récit Canadien
Sensationnel !**

CHAPITRE I
L'AGENCE POLICIERE GODD,
HAMM, QUIK & CIE.

M. Austin Godd, directeur-général de l'agence policière, venait de pénétrer dans son bureau de la rue McGill. Il était exactement neuf heures ; car M. Austin Godd était un homme très ponctuel ; de neuf à douze et de deux à cinq heures il était toujours là en disponibilité.

Il enleva sa pelisse — on était en décembre — la suspendit à une patère, étira sa longue moustache rousse pour en faire tomber le frimas qui la blanchissait, s'assit à son pupitre, alluma un cigare de choix, jeta un regard vague par la fenêtre d'où l'on n'apercevait qu'un ciel grisâtre et demeura songeur.

Au bout d'un moment, il appuya sur un timbre électrique dissimulé sous le bord de son pupitre. L'instant après un employé parut.

—M. Hamm est-il entré ? demanda le directeur-général.

—Il vient justement d'arriver, monsieur.

—Bien. Priez-le de passer à mon bureau. L'employé se retira.

Deux minutes s'écoulèrent. Un homme de 45 ans environ, de forte corpulence, le visage gras et rougeaud, les cheveux noirs un peu grisonnants et court coupés, entra dans le bureau de M. Godd.

—Ah ! c'est vous, monsieur Hamm ?

—Oui, et je vous apporte une correspondance singulière que j'ai trouvée, en entrant, sur mon pupitre. Voyez vous-même. En même temps il plaça devant le directeur-général, toute ouverte, une lettre que celui-ci se mit à parcourir du regard.

Après avoir pris connaissance de la lettre M. Godd demeura un moment méditatif tout en mordant activement le bout de son cigare puis demanda :

—Que pensez-vous de ceci, monsieur Hamm ?

—Très mystérieux, monsieur Godd !

—Mystérieux est le mot. Voyons... essayons de relire cette lettre très attentivement afin de bien s'assurer qu'il n'y a pas là quelque fumisterie qu'on voudrait monter à nos dépens. Car la lettre est anonyme, vous le

savez ; et c'est le cas pour nous d'être circonspects. Ecoutez donc, je lis.

Montréal, 11 décembre 1907.

A messieurs Godd, Hamm,

Quik & Cie, Montréal.

"Messieurs",

"Permettez-moi d'attirer votre attention sur l'étrangeté de certains faits qui se répètent depuis plus d'un mois dans une maison de la rue Sherbrooke-Est. Cette maison porte le numéro A664. Elle est la propriété du docteur Hiram Jacobson qui l'habite en personne avec sa femme (je ne puis affirmer si cette femme est légitime ou non) et deux autres jeunes femmes ou jeunes filles qui, dit-on, sont apparentées à la première. Le docteur vit seul avec ces trois femmes. Pour tous serviteurs il n'a qu'une camériste et une cuisinière. Ces domestiques, en dehors de leur service, habitent une petite maison située à trois cents pieds environ de l'arrière de la demeure du docteur. Un mur haut de douze pieds, sépare les deux habitations avec lesquelles on communique par une petite porte percée dans le mur, et cette petite porte est toujours sous clef. Le docteur ne semble pas avoir une grosse clientèle. On le voit, le plus souvent sortir avec l'une de ces trois femmes ou avec les trois à la fois. Il faut avouer que ces femmes ont l'air très joyeux, très heureux même. Jusqu'à ce moment il n'y a rien d'étrange direz-vous ? Parfaitement. Mais j'arrive là où commence le singulier, le bizarre. Depuis un mois et même au-delà, à chaque soir et souvent durant toute la nuit, on entend dans la maison close et sombre du docteur des bruits extraordinaires. Tantôt ce sont des cris de douleur, tantôt d'épouvante. Ou bien, ce sont des lamentations, des gémissements, des hurlements ----- parfois des éclats de rire stridents s'y mêlent, dominant. Que se passe-t-il ? Voilà ce que se demandent les habitants

“du voisinage. Cela devient telle-
“ment insupportable qu'il a été dé-
“cidé d'éclaircir le mystère et de
“mettre fin à un tel désordre. Qui
“nous dit qu'il ne se pratique pas
“dans cette maison quelque crime
“monstrueux ? Qui nous dit que ce
“docteur Jacobson n'est pas quelque
“effroyable barbe-bleue ? — Je
“vous prie donc, messieurs, au nom
“des habitants, de cette partie de
“la rue Sherbrooke, de faire des
“investigations et de pénétrer le
“mystère qui se déroule derrière les
“portes closes de la maison du doc-
“teur Jacobson.

Votre dévoué,

UN PROPRIETAIRE.

M. Godd déposa la lettre devant lui, regarda son associé attentivement et demanda :

—Voyez-vous quelque chose de saisissable dans ce mystère dont on nous parle ?

M. Hamm haussa les épaules et répondit :

—Rien. Le mieux à faire est de suivre l'avis de la lettre ou la suggestion : c'est-à-dire faire des investigations.

—Soit. Mais avant d'entreprendre la moindre démarche et avant d'aler plus avant dans la discussion de cette affaire mystérieuse, laissez-moi donc savoir si ce docteur Jacobson ne vous dit pas quelque chose ?

—Ne serait-ce pas ce docteur Jacobson qui, quelques années passées, habitait la ville de Québec, et sur le compte duquel nous possédons un dossier ?

—Exactement, monsieur Hamm, et pour une affaire mystérieuse que nous ne pûmes tirer au clair.

—Voyons ce dossier, proposa M. Hamm.

Pour la deuxième fois le directeur-général appuya sur le timbre électrique. A l'employé qui parut il demanda :

Voulez-vous m'apporter le dossier “HIRAM JACOBSON” ?

L'employé s'éloigna pour revenir quelques instants plus tard, appor-

tant une liasse de papiers rellés en bleu.

—Monsieur Quik est-il là ? Interrogea M. Godd.

—Pas entré encore, répondit l'employé.

—Non ? Bien. A son arrivée vous le préviendrez de passer ici.

L'employé s'inclina et disparut.

Le directeur de l'agence policière considéra un moment le couvert bleu du dossier sur lequel étaient inscrits ces mots :

HIRAM JACOBSON

No. 8123.

**Affaire particulière
QUEBEC**

**Octobre — Novembre — Décembre
1903.**

Il ouvrit le dossier à la première page et se mit à le feuilleter. Puis il se renversa sur sa chaise, tira de fortes bouffées de son cigare et rompit le silence.

—Monsieur Hamm, dit-il je me rappelle maintenant toute cette affaire, que tous trois nous avons conduite, comme si elle datait d'hier. Et vous ?

—J'ai peut-être oublié quelques détails.

—En ce cas, je vais vous en donner un résumé. Le docteur Jacobson était venu s'établir à Québec, après avoir quitté Chicago où il avait pratiqué sa profession de médecin durant une période de cinq années. Il avait à Québec une bonne clientèle. On le disait d'une habileté extraordinaire. Deux ans après son arrivée en la ville de Québec, alors que sa réputation était faite, une jeune femme mourut des suites d'une opération qu'il avait pratiquée. Six mois après, ce fut le tour d'une autre jeune femme, et l'opération fut faite en des circonstances identiques. Ces jeunes femmes étaient belles, et on les disait de bonne famille. Il y eut plainte contre le docteur qui fut arrêté sur l'accusation grave d'avoir pratiqué deux opérations illégales. Il plaida innocence. On fit des recherches. On découvrit que ces deux jeunes fem-

mes, ou, peut-être mieux, ces deux jeunes filles avaient été tour à tour au service du docteur à titre d'infirmières. Un jour, elles avaient quitté leur service pour entrer dans un hôpital de la ville. A six mois de distance entre l'une et l'autre, ces deux jeunes personnes abandonnèrent l'hôpital, louèrent une chambre garnie et firent demander le docteur Jacobson. Que s'était-il passé entre ces femmes et le docteur ? Nous ne pûmes jamais le savoir. Seulement, à la fin, nous apprîmes que les deux opérations avaient été pratiquées en présence d'une sage-femme et d'une infirmière. De suite l'illégalité disparaissait. Mais il planait sur le docteur de graves soupçons. On fouilla, on mit tout en oeuvre pour trouver un indice de culpabilité. Rien n'y fit. Le docteur fut relâché et l'affaire classée. Seulement, vu la gravité de l'affaire et le soupçon qui demeuraient, le Bureau des Médecins de la province suspendit le docteur pour la période d'une année. Durant cette année-là, le docteur Jacobson voyagea. Puis il vint s'établir en cette cité de Montréal. Voilà donc quatre ans passés, et rien encore n'est venu à nos oreilles ou à nos yeux pour nous faire douter le moins du monde de l'honorabilité du docteur. Et voilà !

M. Hamm, qui, pendant ce récit, avait joué avec la breloque de sa chaîne de montre, se leva, marcha par le cabinet parut méditer très profondément, à en juger par ses sourcils fortement contractés, reprit son siège et dit :

—M. Gold, ce dossier est obscur, c'est-à-dire n'a jamais été élucidé. Il demeure en cette affaire un hic impossible à saisir. Eh bien ! qui nous dit que l'heure n'est pas venue où le mystère peut être pénétré et la vérité mise à jour ?

—C'est ce dont je me réjouirais grandement.

—C'est ce dont nous allons nous occuper dès aujourd'hui. Je ne crois pas à la fumisterie. Ce docteur Hiram Jacobson est un être mysté-

rieux, mais il n'est pas imbécile.

—C'est justement parce qu'il n'est par un imbécile que cet homme doit être un criminel redoutable !

—Parfait.

—Naturellement, il doit être sans cesse sur ses gardes, et, de ce fait, il y a là pour nous une très délicate affaire. Comment procéder ?

—Il n'y a qu'un premier moyen, émit M. Godd : introduire l'un de nous dans la vie privée de ce docteur Jacobson, l'observer, étudier bien attentivement ce qui se passe dans son entourage, entrer dans sa confiance, pénétrer ses secrets, le contraindre à une confession entière.

—Tout cela est très juste. Il n'y a aucune autre voie pour entrer dans à vrai dire aucun autre moyen ou l'affaire. Mais qui de nous trois pourra le mieux et avec le plus de chances de succès accomplir cette mission très difficile ?

—Pas moi, dit M. Godd, parce que je n'a plus les capacités. Car, disons-je, M. Godd, grand, maigre, très vieilli avec ses 55 ans, n'était plus du tout un jeune homme alerte. Non, cette mission ne pouvait lui convenir.

M. Hamm déclara à son tour :

—Ni moi non plus, car j'en perds de jour en jour !

—Eh bien ! ce sera moi, messieurs ! prononça tout à coup une voix claire et hardie.

—Ah ! bonjour, monsieur Quik ! salua M. Hamm.

—Comment, s'écria M. Godd, vous connaissez cette affaire de la rue Sherbrooke ?

—Si je la connais ? Voici une lettre adressée à moi, à mon nom personnel, lettre qui, si je ne me trompe, est le duplicata de celle que vous avez reçue ce matin.

—Et qui vous a remis cette lettre, ou mieux ce duplicata ?

—Je l'ai trouvé sur mon pupitre.

—Comme moi, prononça M. Hamm.

—Ah ! très curieux, très curieux, murmura M. Godd. Eh bien ! nous allons nous concerter.

Il indiqua un siège à M. Quik qui l'accepta aussitôt.

Ce M. Quik était un jeune homme arrivant à la trentaine. Il était blond — d'un blond un peu fade — maigre, fluet, très alerte. Sans barbe, l'oeil noir et perçant, le nez légèrement aquilin, ni beau ni laid, il n'avait aucunement la mine d'un policier. Avec ses mains fines et blanches et son vêtement irréprochable, on l'eût pris tout au plus pour un employé de banque.

Il avait allumé une cigarette et la fumait avec une béatitude incontestable, pendant que M. Godd parlait.

—Messieurs, disait le directeur-général, nos affaires périssent. Durant l'année qui s'en va nous n'avons eu que quelques petites besognes sans importance. Notre réputation se désagrège, elle finira par s'effriter tout à fait et aller à la ruine. Un jour, il n'y a pas bien des années encore, le nom social Godd, Hamm, Quik & Cie, était dans toutes les bouches. Pas un jour, pas une heure que nos services ne fussent requis ; et, la fortune nous ayant servis à merveille, nous avons rarement, que dis-je ? nous n'avons jamais manqué, nous n'avons jamais raté une entreprise. Mais depuis cette malheureuse affaire du docteur Jacobson, nous n'avons cessé de descendre l'échelle. Bientôt nous serons au dernier échelon, il ne manquera qu'un pas à faire pour glisser sur le pavé. Eh bien, non, cela ne sera pas ! Nous allons remonter, retrouver nos jours de gloire, reconquérir notre éclat, reprendre notre renommée. Et voici précisément l'affaire qui va nous remettre en relief. C'est une affaire d'honneur, c'est une affaire d'argent aussi. Et mieux que tout cela, messieurs, cette affaire sera notre revanche ! Qu'en pensez-vous ?

—Bien parlé ! affirma M. Hamm.

—La revanche — je m'en charge ! déclara M. Quik.

—Alors, c'est vous qui allez tenter les préliminaires ?

A suivre.

—Je vous l'ai dit.

—C'est entendu. Mais, vous savez, nous serons là, monsieur Hammi et moi. Vous n'aurez qu'un signe à faire, si vous avez besoin de notre concours. Car nous avons toujours marché de front, et ce n'est pas l'heure de nous délaisser ou de chercher à nous passer de l'un ou des autres. Que nos trois têtes ne fassent qu'une comme par le passé ! Car la tête, c'est l'âme, et l'âme dans une affaire de ce genre, c'est tout, c'est-à-dire le succès !

—J'approuve, proféra M. Hammi.

—J'approuve également, dit M. Quik.

—A l'oeuvre, donc ! prononça M. Godd.

—Permettez, dit M. Quik.

—Quoi donc ? demanda M. Godd.

—Il me faut ce dossier. Oh ! j'en connais joliment les détails Mais il y a déjà du temps d'écoulé depuis cette affaire et la mémoire n'est pas toujours un livre imprimé en gros caractères. Avant d'entamer la moindre démarche, avant de prendre la moindre décision, je veux relire ce dossier en entier.

—Rien de plus juste, monsieur Quik ; voilà !

Le directeur-général tendit la liasse de papiers reliés à son associé qui la prit, la mit sous son bras et articula avec un accent qui aurait fait frémir l'homme le plus brave :

—A partir de ce jour, monsieur le docteur Jacobson, c'est entre vous et moi !

Les trois associés se séparèrent.

CHAPITRE II

LE DOCTEUR HIRAM JACOBSON

La maison du docteur Jacobson était l'une des plus belles dans cette partie de la rue Sherbrooke. Bâtie de pierre grise, haute de trois étages, avec balcons et terrasses, et, sur sa façade, un large portique auquel on atteignait par un grand escalier de marbre à rampes de fer, cette maison avait toutes les apparences d'une demeure seigneuriale. Un grand parc l'entourait, et dans ce parc on pouvait admirer, la belle saison venue, le plus beau décor de verdure et de fleurs. De belles allées sablonneuses étaient ombragées par l'orme, le peuplier et le saule. On y trouvait, ça et là, le cèdre des monts

Liban et le pin-parasol des collines romaines. Ca et là, encore, des statues de bronze représentant pour la plupart des dieux et les déesses de l'Olympe, se dressaient dans un fouillis de fleurs et d'arbrisseaux. Bref, ce parc était un chef-d'oeuvre d'horticulture. Une haute clôture surmontée de tiges de fer très nigues cerclait le parc et prévenait toute intrusion.

On disait le docteur Jacobson fort riche. On disait également qu'il avait découvert un remède infailible appelé LE PHILTRE BLEU. Cette découverte avait suffi pour établir la célébrité du docteur. Il est vrai de dire que ce Philtre Bleu n'était pas encore sur le marché. Le docteur l'avait découvert, mais il ne l'avait pas encore livré à l'humanité souffrante. Pourquoi ? Pour la simple raison que ses expériences avec ce Philtre Bleu n'étaient pas tout à fait terminées. N'importe ! on savait que le remède existait, et cela suffisait pour faire admettre la haute science du docteur et faire reconnaître son génie.

C'était le 15 décembre, c'est-à-dire quatre jours après la décision de messieurs Godd, Hamm & Quik d'éclaircir le mystère de la rue Sherbrooke.

Il était environ neuf heures. Le docteur Jacobson travaillait déjà dans son immense cabinet du rez-de-chaussée. Des quatre hautes croisées qui recevaient la clarté du jour, deux donnaient sur la rue, et deux sur un côté du parc. Le parc, à cette saison, n'avait plus ses beautés des jours printaniers : la neige y avait semé le deuil. L'orme et le peuplier dressaient vers le ciel brumeux des bras maigres, décharnés, couverts de givre. Les statues de bronze n'étaient plus là : on les avait installées dans la grande salle de réception. Quant aux fleurs, elles avaient été mises à l'abri des froids et des gelées dans une belle et grande serre placée du côté de l'Est.

Le docteur écrivait, une cigarette aux lèvres.

C'était un homme arrivé à l'Age mûr, très noir encore de cheveux et de barbe. La barbe était taillée en pointe au menton, soyeuse et soigneusement parfumée. Les moustaches étaient finement effilées. Le visage était frais, rosé, avec un air de bonne santé. Le front se dégageait fortement, haut et large, et l'intelligence y rayonnait. Les yeux noirs brillaient singulièrement de leurs lueurs qu'on ne pouvait saisir ; c'était comme le choc des éclairs au sein de la nue profonde. L'éclat, cependant, en était tendre et doux. Le nez était long, étroit, fortement busqué, et les narines, légèrement écartées, étaient sans cesse frémissantes. Dans son ensemble toute cette physionomie annonçait l'homme d'honneur, de probité, le véritable gentilhomme.

Dans une porte placée derrière le docteur — porte dissimulée de larges draperies d'un rouge sombre — un bruit léger se fit entendre. Le docteur se retourna et tendit l'oreille vers la porte.

Le bruit se répéta c'est comme si une petite main bien timide avait frappé avec crainte.

Le docteur se leva vivement et marcha vers la porte dont il écarta les tentures. Puis il dit :

— Entrez !

La porte s'ouvrit : une jeune femme ravissante de grâce et de beauté apparut. Elle souriait candidement.

— Ah ! c'est vous, chère Lina ?

Le docteur entoura la taille de la jeune femme, se pencha et sur le front blanc et pur déposa un long baiser.

Est-ce que je vous dérange, mon ami ? demanda la jeune femme d'une voix limpide et caressante.

— Vous ne me dérangez jamais, Lina, vous le savez bien. Venez, nous causerons. Comment êtes-vous, ce matin ? Vous me paraissez un peu pâle.

— Vraiment ? Je n'ai pas remarqué cette pâleur.

Le docteur avait mis le bras de la jeune femme sous le sien, et dou-

cement il l'entraînait vers un divan placé devant une haute cheminée dans laquelle un feu de gaz flambait.

Tous deux s'assurant. Le docteur continuait d'entourer la taille frêle et exquise de la jeune femme. Elle souriait toujours. Ses cheveux noirs comme du jais, très ondulés, discrètement parfumés, étaient remontés sur le sommet de la tête en une petite pyramide délicieuse dans laquelle étincelaient les feux de diamants dissimulés savamment. Elle avait le teint très clair, légèrement rosé, les lèvres très rouges et très humides, un sourire charmeur. Ses yeux très noirs aussi, doux et candides, demeuraient à demi voilés sous de longs cils. Cette femme représentait la jeunesse dans toute sa fraîcheur et tout son éclat. A voir ainsi ces deux êtres l'un près de l'autre, lui, l'homme de la quarantaine avec sa barbe noire, elle, avec sa jeunesse épanouie et sa physionomie d'enfant, on eût dit le père et la fille.

—Vous ne vous êtes pas bien regardée, ma chère enfant, poursuivit le docteur avec une tendresse vraiment paternelle, je vous assure que vous êtes un peu plus pâle que d'ordinaire. Ne seriez-vous pas un peu souffrante ? On ne sait jamais, après ces longues veilles comme ces nuits passées.

—Je vous jure, mon ami, que ma santé n'a jamais été meilleure !

—Eprouvez-vous quelques soucis des ennuis quelconques, des chagrins, que sais-je ?

—Comment cela serait-il, quand vous m'avez faite la plus heureuse des femmes ?

—Ah ! Lina, que j'aime vous entendre dire ces paroles : "La plus heureuse des femmes ! Ainsi, j'aurai tenu mes promesses ?

—Vous les avez tenues au-delà du possible. Pouvais-je espérer autant ? Vous rappelez-vous mon ami, ce soir décisif dans mon existence ?

—Ce fut le plus beau soir de ma vie, Lina !

—Et mon plus beau soir à moi !

..... Je n'étais qu'une pauvre petite chanteuse, une choriste.

—Vous étiez la plus ravissante !

—Depuis deux ans déjà, je traînais lamentablement sur les planches de ce vilain Métropolitain.....

—Il était superbe quand vous étiez là !

—J'y voyais de nouvelles venues

—Oh ! non pas que je fusse jalouse ! — dont la voix ne valait pas la mienne, et qui me devançaient, montaient l'échelle, sortaient des chœurs, devenaient des étoiles.....

—Mais ces étoiles pâlissaient devant la vôtre !

—Et alors, moi qui avais ma pauvre mère et mes chères sœurs à supporter, je désespérais de l'avancement, et je sentais qu'avec mon maigre salaire la vie finirait par m'échapper. Je voyais avec terreur ma mère et mes sœurs succomber sous le poids de la misère.

—Mais j'étais là, Lina ; votre rayonnement m'avait frappé au cœur !

—Comme vous avez été bon Et je me voyais seule dans ce profond New-York..... j'étais délaissée par mes camarades parce que.....

—Votre vertu faisait peur à leurs vices !

—Il y avait comme une jalousie chez elles — Oh ! non pas encore que je les enviassé, moi, dans leurs situations brillantes.....

—Mais elles elles enviaient votre beauté !

—Et pourtant, je cherchais à me faire modeste, je tâchais de dissimuler ma beauté.....

—Vous ne le pouviez pas : plus vous songiez à la cacher, plus rayonnante elle se révélait !

—Je modifiais ma voix, je la dénaturais, afin qu'elle ne fût pas remarquée, et que, de ce fait, je ne fusse pas un obstacle à l'avancement de mes camarades. Mais je souffrais Ah ! j'étais si misérable !

.....
—Mais je vous apparus.....

—Comme un radieux soleil !
vant !

—C'était ce soir, où Lina Cavallieri, se trouvant souffrante, n'avait pu chanter *La Traviata* ; oui, ce soir, et par quel hasard.....

—On me choisit, n'est-ce pas ? Je me le demande encore.

—J'accupais une loge d'avant-scène. Trois fois vous m'avez regardé, trois fois je vous ai souri, cent fois je vous ai applaudie. J'étais emporté ! Et l'avez-vous remarqué ?..... Une fois, une de mes larmes est tombée à vos pieds !

—Et alors ?

—Je vous ai aimée, je vous ai désirée, je vous ai voulue !

—Et je me suis donnée avec toute la joie, toute la reconnaissance dont mon cœur débordait je vous ai béni !

—Trois ans ont passé, Lina, et chaque soir que je vis, il me semble me trouver encore et toujours devant l'exquise et douloureuse *Traviata*, devant la grande artiste, la sublime chanteuse qui, jusqu'à ce moment, était demeurée ignorée et inconnue. Je revois l'étoile qui venait d'éclipser l'autre l'autre Lina ! Et cette étoile nouvelle a brillé sur l'auditoire d'un feu éclatant, elle l'a ébloui ! Et son nom s'il n'était pas *Vénus*, n'était pas moins resplendissant !

—Son nom ? Sourit la jeune femme.

—C'était le vôtre, Lina Feradi !

—Et comme moi, mon ami, vous fûtes heureux jusqu'à ce jour ?

—Jamais un nuage n'a obscurci mon ciel, hormis ce jour où nous apprimes la mort de votre mère à Turin.

—Pauvre mère !

—Mon bonheur, Lina, n'a jamais eu rien d'égal : je suis heureux et ne puis l'être davantage !

—Non ? Et si je dis, moi, que vous pourriez que vous pouvez être plus heureux encore ?

—C'est impossible, Lina ! Le ciel lui-même, s'ouvrant devant moi, ne m'offrirait pas de joies plus grandes, plus suprêmes que les joies que vous m'avez données !

—Et pourtant, je suis certaine qu'il vous manque une joie une, au moins !

Le docteur regarda sa jeune femme avec amour et surprise.

—Laquelle, Lina ?

Alors, caressante, toute frémissante, la jeune femme entoura le cou de son mari, posa un long baiser..... un baiser brûlant d'amour sur sa bouche, puis lui chuchota quelques mots à l'oreille.

Le docteur tressaillit, considéra sa femme avec un air de doute, puis, la repoussant un peu, il plongea son regard perçant, mais tendre, dans les yeux noirs qui le regardaient avec amour. Puis, il vit du rouge sur le front blanc, il vit les cils battre fébrilement, il vit le sein frémir et il poussa un cri de joie, enserra fortement sa femme dans ses bras et bégaya :

—Lina ! Lina, ! Il me manquait une joie et je ne le savais pas ! Je ne soupçonnais pas cette joie, tellement j'avais perdu l'espoir !

—J'avais donc raison de vous affirmer qu'il manquait quelque chose à votre bonheur et que vous pouviez être heureux davantage !

A suivre.

Pilules GALEGINES



Reconnu par le monde entier comme le remède le plus puissant pour le développement du buste.

Le flacon \$1.00 par la poste.

Brochures explicatives

Agence Mondiale d'Importation
66 St. Alexandre Ch. 811 Montréal

—Mais Lina, s'il est un ciel en ce monde ou dans l'autre, ce ciel, c'est moi que le possède, moi seul ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! merci. Mon bonheur dépasse tout ce que j'aurais pu rêver j'ai un héritier !

—Un fils que vous aurez !
De nouveau le docteur attira sa jeune femme sur sa vaste poitrine. Juste à cette minute une sonnerie électrique vibra.

Le docteur sursauta.

—Qui donc peut venir ? Il n'est pas dix heures !

La jeune femme consulta une pendule placée dans un angle de la pièce.

—Dix heures moins quart ! murmura-t-elle. Eh bien ! je parie que c'est le facteur.

—Vous dites vrai, Lina. J'y vais.

—Pardonnez, j'y vais à votre place. Je suis plus jeune Je reviens de suite.

Légère, gracieuse, elle sortit du cabinet sous le regard extatique de son seigneur et maître.

Elle reparut quelques minutes

après, apportant une masse de journaux et de lettres qu'elle déposa sur un guéridon tout auprès du divan.

—Le courrier est très volumineux ce matin, dit le docteur en prenant un journal.

—Voulez-vous que je vous aide à l'examiner ?

—Si vous voulez, Lina. Voyez aux lettres, moi, je me charge des journaux.

Tous deux se mirent activement à la besogne.

—Ah ! fit la jeune femme au bout d'un moment, deux lettres d'Italie : l'une à Pia, l'autre à Maria !

—Sont-elles de Florence ?

—Toutes deux, oui.

Le docteur eut un sourire vague.

—Bon, je sais ce que c'est, dit-il, en amplifiant son sourire.

—Chut ! fit la jeune femme en posant un doigt sur sa bouche et en jetant un coup d'oeil vers le plafond.

—Bah ! dit le docteur, elles dorment si bien qu'un coup de tonnerre ne les réveillerait pas.

—Un coup de tonnerre serait

peut-être impuissant, mais un seul nom, même prononcé à voix très basse, murmuré à l'oreille, pourrait les réveiller.

—Oh ! Oui, Lina un nom d'amour, c'est un souffle qui pénètre jusqu'à l'âme, je le sais bien !

—En ce cas, taisons-nous !

—A propos, Lina, quand auront lieu les épousailles de vos sœurs ?

—Je n'en sais rien. Mais ces lettres pourraient fort bien apporter un avis officiel. Et la jeune femme se mit à rire.

—Ah ! vous savez, Lina je veux en être informé pas mal à l'avance, afin que je puisse avoir tout le temps de choisir les cadeaux que je désire leur présenter en ce beau jour.

—Oh ! vous le saurez à temps, n'en doutez pas.

—Il n'y a pas d'autres lettres ?

—Presque rien quelques lettres d'affaires, je pense. Ah ! tenez, en voici une de Québec, du Château-Frontenac. Elle m'a l'air d'avoir un cachet personnel.

—Ouvrez, chère amie, vous savez bien qu'il n'y a pas et ne peut y avoir de secrets entre nous !

La jeune femme obéit. Elle retira une petite feuille de papier sur laquelle s'étendait une écriture fine et allongée.

—Lisez, chère amie, commanda le docteur.

La jeune femme lut :

"Mon cher oncle".

"Douze années de séparation ! Je vous cherche et vous pense à Québec, j'arrive et l'on m'informe que vous êtes à Montréal. Alors, mon désespoir Je pars de New-York avec cette information : "Votre oncle ?" Le docteur Jacobson ?" "..... Mais il est établi en la ville de "Québec" ! A Québec, néant "de l'oncle Jacobson ! Je m'informe encore, toujours, sans cesse : "Votre oncle ? Le Docteur Jacobson ?" Mais il est établi à "Montréal" ! Eh bien ! je doute "naturellement de la véracité de

“l'information, et, doutant, je ne
“veux nullement chasser l'ombre da-
“vantage. Je veux vous revoir, mais
“vous me fuyez ! J'attends donc que
“vous m'avez dit : “Mon cher ne-
“veu, viens je t'attends !”..... Alors
“seulement j'irai vous attrister de
“mon insupportable personne ! Néan-
“moins, j'aurai accompli un devoir
“de délicatesse et de famille : j'au-
“rai salué ma tante, madame Lina
“Jacobson.

“Votre très affectueux neveu”

Benjamin Jacobson,
Château-Frontenac. Québec”.

Le docteur éclata de rire.

—Ah ! bien, voilà ce qu'on peut
appeler un revenant ! Ce pauvre
Benjamin ! De fait, je l'a-
vais totalement oublié !

—Il vit à New-York ?

—Il y vivait, il y a bien, en effet,
une douzaine d'années. Oh ! c'était
alors un gamin. Un jour, il disparut,
ou du moins je le perdis de vue. Je
ne m'en préoccupai pas, sachant
qu'il avait un peu de fortune du
côté de sa mère. Le voilà qui repa-
rait ! Ah ! ah ! ah ! Il est bien
toujours le même : bavard, hâbleur,
c'est un frou-frou que ce neveu ! Tu
ne le connais pas ?

—Vous ne m'en avez jamais par-
lé.

—Puisque je l'avais oublié

N'importe je ne peux lui refuser de
venir embrasser sa jolie tante. Ce
qu'il va se pâmer, Lina, en vous
voyant ! Savez-vous une chose ?

—Dites donc, pour voir !

—Il me jalouera.....

—Mais non Il est peut-être
marié également et à plus belle que
moi !

—Marié ? Peut-être. A plus belle
que vous ? Jamais ! Je doute même
qu'il soit marié, car il me le dirait.
Je pense qu'il n'y a pas de bois dans
ce garçon pour en faire un mari.

—Lui direz-vous de venir ?

—Certainement, je vais lui jeter
un mot à la poste au cours de cette
journée. S'il est aussi amusant
qu'en sa première jeunesse, nous

aurons un agréable passe-temps avec lui.

A cette minute des rires éclatèrent à l'étage supérieur, des rires jeunes et joyeux.

—Ah ! fit la jeune femme en se levant, Maria et Pia se lèvent. Je monte leur porter les deux missives.

—Allez, Lina pendant que j'achève de dépouiller le courrier.

Le docteur baisa encore sa jeune femme au front et la laissa s'éloigner.

Il acheva de parcourir le courrier, puis il alla à son bureau pour faire sa correspondance. Il se mit à écrire lentement, posément.

Un quart d'heure s'écoula.

De nouveau des rires tombèrent par cascates de l'étage supérieur, puis retentirent des jappements et des glapissements étouffés. L'instant d'après, la porte du cabinet ouvrant sur le large vestibule fut poussée rudement, comme un vent rageur, et trois femmes, toutes trois jeunes et belles, bondirent dans le cabinet. Toutes trois, riaient largement, couraient, dansaient avec une grâce qui jeta du rêve dans la prunelle noire et admirative du docteur. Et derrière ces trois déesses, deux bêtes accouraient par sauts, bonds de ricochets, gambadaient tout autour de la pièce, jappaient, miaulaient, glapissaient, rugissaient ivres, toutes deux de la joie des trois jeunes femmes. De ces deux bêtes, l'une était un grand singe roussâtre et à demi pelé, l'autre, une panthère toute noire, mais légèrement tachetée de blanc et de gris.

—Eh bien ! s'écria le docteur en accourant au-devant des jeunes femmes, je parle, à voir votre joie démonstrative, éclatante, que les nouvelles de Florence sont superbes !

—Noël ! ——— cria Lina.

—Oh ! oh ! fit le docteur en simulant un air grave et en regardant les deux autres jeunes femmes, ou mieux les deux autres jeunes filles.

—Et moi je parie, fit l'une d'elles avec un sourire mystérieux, que vous ne pouvez pas, docteur deviner la nouvelle !

—Mademoiselle Pia, répondit gravement le docteur, je parie que je la devine !

—Je tiens le pari ! s'écria l'autre jeune fille.

—Eh bien ! Maria, je vous parie à vous et à votre soeur Pia que parierais-je donc ? Tenez, je vous parie le plus fin petit souper.....

—Peuh ! interrompit Pia avec dédain, un souper.....

—Nous soupçons presque tous les soirs ! dit également avec dédain Maria.

—Alors, reprit le docteur, je vous parie Attendez ! Je vous parie la tête de mon neveu !

—Hein ! votre neveu ? s'écria Maria avec surprise.

—Quoi ! vous avez un neveu maintenant ? demanda Pia non moins surprise que sa soeur Maria.

—Certainement. Vous ne me croyez pas ? Demandez à Lina.

—C'est vrai, déclara celle-ci en riant.

—Ah ! mais votre neveu, avant de le parler, est-il au moins joli garçon ?

—Magnifique garçon !

—Et il est riche, je suppose ? demanda Pia.

—Je le pense assez riche.

—C'est dit, déclara en riant très fort Maria, sans en connaître davantage de votre neveu, nous acceptons sa tête !

—Ah ! mais, là, attendez un peu ! Je dis la tête — oui, je la parie, certes ; mais je parie également le coeur !

—Le coeur également ? se mit à rire Maria. Hélas ! mon cher docteur, il est trop tard et il n'y a plus rien à faire ! Parlez donc autre chose !

Le docteur éclata de rire à son tour.

—Maria, dit-il, je vous déclare coupable !

—Coupable ? de quoi ? fit Maria avec surprise.

—D'avoir noué un hymen secret !

—Comment le savez-vous ? Pas par votre neveu, j'imagine ?

—Non par la lettre que vous avez reçue ! C'est-à-dire que je devine la nouvelle, et que je gagne mon pari !

Un éclat de rire général éclata.

—Et ce n'est pas tout, ajouta le docteur ; je m'invite à la noce et j'y tiens !

—Noel ! Noel ! cria encore Lina.

Derrière le groupe joyeux, un bruit de verre ou de cristal qui casse retentit, et tous se retournèrent avec effroi. Ils purent voir le grand singe se rouler dans un débris de verres et de bouteilles qu'il avait, en gambadant avec la panthère, renversés d'un petit buffet placé dans un angle de la pièce. Le singe hurlait, et la panthère trouvant la chose fort comique, dansait autour du grand singe.

—Ici, Grippee ! commanda le docteur ! Et toi, Bobbee, quel massacre me fais-tu là ?

Le singe et la panthère, à la voix du maître, s'approchèrent timidement. De la main le docteur caressa les deux bêtes et dit :

—Pla, j'avais songé à vous faire un cadeau de noce, mais je cherchais quelque chose d'original et de rare à la fois. Eh bien ! je vous donnerai mon singe, Bobbee !

Les trois femmes se mirent à rire de plus belle.

—A vous, Maria, continua le docteur, je vous donnerai Grippee !

—Ah ! bien non, s'écria Maria avec horreur. Voulez-vous que j'attrappe la lèpre ?

—Mais si je vous garantis que sa lèpre sera guérie ?

—Guérie, si vous voulez merci bien !

—Ainsi donc, vous ne voulez rien ? Tant pis ! Mais non..... tant mieux puisque je garde mes bêtes avec ma femme !

Un nouvel éclat de rire retentit, des mains battirent. Lina mit un

baiser furtif sur les lèvres de son mari, et les trois jeunes femmes riantes, folles s'enfuirent.

Demeuré seul, le docteur Hiras Jacobson croisa les bras, pencha la tête, sourit et murmura :

—Allons ! je suis content. Je voulais Maria et Pia aussi heureuses que leur soeur Lina, et je pense que j'ai réussi là encore ! Décidément, depuis ces trois ou quatre ans tout me réussit. O femme ! ce que tu as de puissance et de prestige sur l'existence d'un homme ! — Et nous, hommes, qui nous glorifions de nos succès, de nos gloires, de nos fortunes, nous oublions souvent que le génie, qui nous conduit à toutes ces choses si belles et si enviées de ce monde, c'est toi qui nous le donnes, O femme !

A Suivre.

MOT D'ESPRIT

Un jour que Louis XIV venait de gagner une bataille, le duc du Maine, à qui son précepteur avait donné congé à l'occasion de cet événement vint dire au roi :

—Sire, je deviendrai un ignorant si mon précepteur me donne congé toutes les fois que Votre Majesté remporte une victoire.

Pilules GALEGNES



Reconnu par le monde entier comme le remède le plus puissant pour le développement du buste.

Le flacon 8.00 par la poste.

Seules ventes

Agence Mondiale d'Importation
65 St. Alexandre Ch. de

CHAPITRE III
LE NÈVEU

Trois jours se sont passés.

Dans son cabinet, le docteur est au téléphone : il attend. Mme Jacobson entre. Voyant son mari s'apprêter à parler par le fil, elle marche sur la pointe des pieds pour venir s'arrêter à deux pas.

L'instant d'après suit ce dialogue :

—Le docteur Jacobson ?

—Oui.

—L'Hôtel Viger !

—Bien.

—Une personne désire vous parler.

—J'attends.

Un court silence.

—Le docteur Jacobson ?

—C'est moi.

—Ah ! bonjour, mon oncle. Charmé de vous retrouver enfin.

—C'est toi, Benjamin ?

—C'est-à-dire que je suis la personne qui lui ressemble le mieux, je pense !

Le docteur se mit à rire.

—Quand es-tu arrivé ?

—Ce matin, par le convoi de six heures et demie.

—Alors, tu vas te faire conduire chez moi ?

—Je le veux bien, j'ai tant hâte de vous revoir et de dire un bon mot à ma tante que je n'ai pas l'honneur encore de connaître.

—Je t'attends ou mieux nous t'attendons !

—Pardon, mon oncle, je ne me rendrai peut-être pas tout de suite.

—Pourquoi ?

—Je suis si fatigué, brisé par le voyage. Ne voyez-vous pas que ma voix est légèrement enrrouée ?

—En effet. Qu'importe ! tu te reposeras ici. Tu y seras mieux qu'à l'hôtel, tu y seras comme chez toi !

—Je ne doute pas, mon oncle, de votre bon accueil. Mais vu que j'aurai un bout de toilette à faire, et qu'il est maintenant onze heures, je me ferai conduire chez vous après dîner. Est-ce entendu ?

—Parfaitement. Nous serons là pour te recevoir.

Le docteur reposa l'instrument.

—Enfin, Lina, dit-il, avec un sourire mystérieux, nous allons revoir

notre neveu, c'est-à-dire mon neveu. Je me demande, à ce point que je l'ai oublié, quelle tête il a ?

—C'est un fils de votre frère ?

—Unique.

—Ressemblez-vous à votre frère ?

—Pas au physique : il était châtain, je suis noir comme un charbon.

—Pourquoi dites-vous : il était ?

—Parce qu'il est mort. Mon Dieu, oui et tout jeune après deux années de ménage, si je ne me trompe.

—Sa femme s'est-elle remariée ?

—Jamais. Elle mourut à son tour au moment où son enfant atteignait l'âge de dix ans.

—Vous avez bien connu la mère de votre neveu ?

—Oh ! presque pas. Je me rappelle que c'était une bonne personne, assez jolie une blonde, presque rousse Elle était anglaise. Au cours d'un voyage en Angleterre mon frère l'avait connue à Bath, dans le Somerset. Il s'en était épris violemment tout comme je me suis épris de vous.

—Quel rang occupait-elle ?

—C'était la fille d'un pasteur, grand propriétaire, fort riche. Mais il arriva que le pasteur se ruina par de malheureuses opérations de bourse.

—Pauvre fille !

—Mais non, Lina Le père avait eu soin d'assurer une dot de 50,000 livres sterling à sa fille, dot qu'elle apporta à mon frère en se mariant.

—Ainsi donc, votre neveu ne serait ni plus ni moins qu'un millionnaire, s'il a mis à profit la fortune qu'a dû lui laisser sa mère ?

—Je le crois.

—Ensuite, s'il tient de sa mère, ce garçon doit être d'une physionomie blonde, ou tout au moins châtain ?

—Je le pense.

—Eh bien ! parlons.....

—Quoi ?

—Qu'il est blond !

—Non — qu'il est châtain !

Tous deux se mirent à rire au moment où, d'une salle voisine, les notes retentissantes d'un piano traversaient l'espace et qu'une voix bien timbrée, douce, commençait le refrain d'une romance.

—Elle chante bien, Pia, dit le docteur ; mais elle n'a pas la richesse de votre voix.

—Ce n'est pas Pia qui chante, mon ami ; c'est Maria !

—Ah ! bien, par exemple.....

—Quand je vous le dis !

—Vous vous trompez, Lina : c'est Pia !

—Parions ?

—Parions !

—C'est Pia !

—C'est Maria !

—Holà ! — Pia ! — clama le docteur et s'élançant vers la porte qu'il poussa d'un coup de pied pour se trouver dans le vestibule nez à nez avec Pia.

—Vous m'avez appelée, docteur ?

Le docteur la regarda, stupide..... tandis que le piano vibrait toujours, que la même voix continuait de chanter dans la salle de réception. Lina éclata de rire.

—Gagné ! cria-t-elle en sautant au cou de son mari.

—Perdu ! murmura le docteur, très confus. Mais je me rattrape, Lina ajouta-t-il — ou je me rattrape, une, deux, trois, quatre fois..... Quatre baisers successifs retentirent sur les lèvres rouges et humides de Mme Lina Jacobson, tout à l'éblouissement de Pia.

Trois heures.

Le docteur Jacobson et sa femme, Lina, se tenaient debout dans le vestibule, tout près de la porte du cabinet de travail, quand la camériste, une jeune fille vive et jolie, alla ouvrir la grande porte devant le visiteur qui venait de s'annoncer par un rude coup de timbre.

Le docteur avait dit à Lina :

—C'est mon neveu !

Lina avait répondu :

—Allons le recevoir !

Et la camériste s'effaça. Un jeune homme irréprochablement mis (pelisse, chapeau melon, gants gris clair, canne cerclée d'or) s'avance un sourire aux lèvres, inclinant la tête et le buste dans une courte et juste révérence. Son premier regard avait été pour la jeune et belle femme ; le deuxième, pour l'homme qui l'accompagnait.

Et celui-ci, le docteur, recula, surpris, et balbutia à l'oreille de sa femme :

—Est-ce mon neveu ? Il n'est pas blond !

—Il n'est pas châtain non plus !

—Loin de là il est plus noir que moi, mon Dieu ! c'est un Africain !

Le jeune homme s'avavançait posément, sans gêne, sans trouble, mais sans forfanterie non plus. Il était très noir de cheveux et il avait le teint joliment bistré, la moustache fine, très noire aussi, aux pointes parfaitement effilées.

Il s'arrêta à trois pas de ses hôtes, s'inclina de nouveau et dit :

—Mon oncle, ce n'est pas un enfant prodigue que vous voyez devant vous, mais le plus aimant des neveux !

Puis, avec une profonde révérence à Lina :

—Madame, je vous prie de me recevoir comme le plus humble de vos serviteurs !

Alors seulement le docteur parut sortir de son ébahissement et de sa surprise pour s'écrier avec une parfaite bonhomie :

—Du diable ! Benjamin, si je t'aurais jamais reconnu ! Mais tu étais châtain ?

—Moi ? Ah ! ah ! ah !

—Mais tu étais certainement blond ?

Le jeune homme amplifia son rire.

—Mon oncle, dit-il, on m'a toujours dit que j'étais l'exemplaire de votre image que deux gouttes d'eau — du moins à cette épo-

que — ne pouvaient mieux se ressembler !

Le docteur l'observait curieusement, comme s'il eût cherché à se rappeler ses souvenirs.

Le jeune homme continua :

— Oh ! vous aurez bien de la peine à me remettre. Et puis, j'ai pas mal changé de peau J'arrive d'Afrique !

— D'Afrique ? Tu es allé en Afrique ?

— Comme vous. Je vous y cherchais.....

— Mais il y a trois ans que j'en suis revenu, après n'y avoir séjourné que six mois.

— Eh bien ! moi j'y ai séjourné quatre fois six mois !

— Deux ans ?

— Oui. Oh ! j'ai chassé.....

— La bête fauve ?

— Et la bête douce pardon, madame !

— Comment ! Tu es marié ? reprit le docteur en riant de la riposte du jeune homme.

— Hélas ! mon oncle.

— Comment ? Hélas Tu es donc malheureux ?

Enormément.

— Ça ne va pas dans le ménage ?

Ca ne va plus du tout j'ai perdu ma bonne bête pardon !... ma douce compagne !

— Perdu ?.....

— Morte en trois mois !

— En trois mois ? L'étonnement du docteur semblait grandir.

— De la lèpre, mon oncle ! Oh ! j'ai failli en mourir !

— De la lèpre ? s'écria le docteur.

Et alors, tout à coup, le médecin fit un geste de colère et s'écria d'une voix de tonnerre :

— O lèpre ! O maladie infâme ! O pustule maudite ! Oh ! auras-tu jamais fini de faire des misérables ! Car je te tiens, lèpre immonde ! et je te vaincrai, je te vaincrai.....

— Calmez-vous, mon ami, supplia

Lina en saisissant un bras du docteur.

—Ah ! ma chère enfant, vous savez bien que mes colères n'ont pas de durée Ah ! mon cher Benjamin, ce que je suis peiné pour toi ! Si ta douce compagne avait pu résister au mal, c'est moi qui lui aurais redonné la vie avec la santé !

—Merci, mon oncle, de ces bonnes paroles. En effet, on dit des merveilles du fameux Philtre Bleu que vous avez découvert !

—Des merveilles ? Mais c'est l'humanité sauvée ! Ah ! ça, dis donc, mon ami, nous sommes là à causer dans ce vestibule et dans une position fort peu confortable. Au fait, je ne t'ai pas présenté à ta tante, Madame Lina Jacobson ?

Le jeune homme s'inclina encore devant le jeune femme et prononça :

—Madame.....

—Monsieur Benjamin Jacobson, soyez le bienvenu au foyer de votre oncle !

Ce disant, elle indiqua au jeune homme le vestiaire où il alla déposer pelisse et canne, puis la jeune femme lui montra la porte toute ouverte du cabinet de travail où le docteur pénétrait déjà, disant :

—Par ici, Benjamin, nous causerons mieux à l'aise !

Sept heures.

C'était après le dîner.

On avait quitté la table sur laquelle fumaient encore les mets les plus variés et rutilaient les carafes aux liqueurs diverses.

Le docteur et Lina avaient pris place sur un divan et dégustaient une tasse de café mélangé de rhum.

Sur un autre divan, de l'autre côté de la table, Maria et Pia grignotaient du gâteau.

Benjamin Jacobson, le neveu du docteur, occupait un fauteuil à une extrémité de la salle à manger ; il fumait béatement une cigarette qu'il venait d'allumer.

Le docteur, très beau causeur,

poursuivait une anecdote qu'il avait commencée à table.

—Oui, le pauvre garçon me fit pitié. Ayant tout perdu : femme, enfant, fortune, rien ne le rattachait plus sur cette terre. Pourtant il continua de vivre il vit encore.

—S'est-il remarié ? interrogea Maria avec intérêt.

—C'est justement là où ma compensation fit son oeuvre. J'avais à cette époque comme patiente une veuve fort riche, immensément riche. Comme unique enfant, elle avait une fille. Celle-ci n'était pas très jolie, mais elle possédait un charme vraiment magnétique. Elle n'était pas toute jeune non plus trente ans ! Oh ! non pas qu'elle eût manqué de postulants et de soupirants ; mais pensant que chacun de ces amoureux en voulait plutôt à sa fortune, elle avait repoussé les demandes.

—Elle n'a peut-être pas su distinguer l'amour de la convoitise ! émit Pia.

—Peut-être. C'est alors que je lui parlai d'un ami que j'avais. Je lui contai l'histoire malheureuse de ce garçon, ses souffrances, ses tourments, ses désespoirs. J'y allai à petites doses. A chaque visite que j'allais rendre à sa mère malade, je trouvais l'à propos de dire à la jeune fille un mot ou un autre en faveur de mon ami. Elle s'intéressa donc à cet ami, mais peu à peu, lentement C'est ce que je voulais. Plus tard, elle finit par s'émouvoir, elle parut même souffrir un peu des malheurs que je lui dépeignais. Voyez-vous cela d'ici ?

—Que fit-elle ? demanda Lina.

—Attendez. Un jour, elle me dit avec un sourire plein d'amertume : "Docteur, ne dites-vous pas qu'il est remède à tous maux ?"

"Mettons, répondis-je que l'exiome soit vrai ; que s'ensuit-il ? ou que peut-il s'en suivre ?"

A SUIVRE

"Ceci : que votre ami peut être guéri, quelle que soit la profondeur de son mal !"

"Vous avez peut-être raison".

"Et je pense que l'unique remède serait une autre femme !"

"Je suis un peu de cet avis, répliquai-je. Mais il faut trouver le remède, c'est-à-dire la femme !"

"Non. depuis ce jour néfaste il fuit la société des femmes.

"N'avez-vous pas aucune emprise sur lui ?"

"Je n'ai pas tenté l'essai".

"Essayez, me dit-elle en riant, emmenez-le dans le monde vi et armis, s'il le faut présentez-le enfin, trouvez-lui le remède!"

"Mademoiselle, fis-je avec une jole mal dissimulée, vous vous me suggérez là un moyen auquel je n'avais jamais songé. Vous me mettez en main justement l'outil que je cherche. Merci pour lui !

—Et nous en restâmes là, ce jour. C'était l'après-midi. Le soir même, je me croisai dans un café avec mon ami. Je le pris par le bras, je l'atti-

rai à l'écart et je lui dis : "Viens avec moi !"

"Où allons-nous ? me demanda-t-il avec curiosité".

"Tu le sauras après. Viens".

—J'emmenai mon ami chez ma jeune fille.

"Mademoiselle, lui dis-je en entrant, j'ai suivi votre conseil : voici celui dont je vous ai parlé !....."

—Et maintenant, mesdames, désirez-vous savoir ce qu'il advint ?

—Votre ami épousa la demoiselle de trente ans ! s'écria Maria en riant aux éclats. Il n'y a rien de bien malin dans cette affaire, ajouta-t-elle avec un léger mépris.

—Vous n'y êtes pas Maria Ou du moins, vous n'y êtes pas tout à fait. Mon ami épousa la mère, c'est-à-dire ma cliente !

—Allons donc ! fit Pia incrédule. Cette vieille femme ?.....

Maria et Lina éclatèrent de rire.

—Oh ! ne riez pas si vite, mes chères amies. Je dis donc qu'il épousa la vieille femme, puisque vous voulez que cette femme soit vieille. Mais il arriva ceci que, au bout de deux mois, la vieille femme

mourut, laissant mon ami son légataire universel !

—Quoi ! s'écria Pia avec horreurcette vieille sottise a laissé à votre ami toute sa fortune ? Mais sa fille ?.....

Le docteur se mit à rire.

—La fille, dites-vous, Pia ? Eh bien, oui ma cliente laissa à mon ami sa fortune et sa fille également. Comprenez-vous ?

Un rire général circula.

Heureux gaillard ! soupira Benjamin Jacobson qui n'avait pas encore articulé une syllabe.

—Monsieur Benjamin, sourit malicieusement Pia, votre soupir me paraît tout rempli de regrets !

—Je parie, dit le docteur, que mon neveu, lui, eût pris tout de suite la fille !

Un nouveau rire.

—Pardon, mon oncle, vous connaissez mal !

—Eh bien ?

—J'eusse pris les trois à la fois !

—Mais il n'y en avait pas trois ! se récria Lina.

—Si, madame, sourit Benjamin Jacobson, il y avait la mère, la fille et.....

—Et ? interrogea Pia très curieuse.

—Et la fortune ! acheva Benjamin Jacobson avec un sourire narquois.

Un immense éclat de rire suivit. Le docteur se leva, posa sa tasse de café sur la table et dit :

—Après cela, mon neveu, je suis bien forcé de faire ma révérence. Et, dame ! si j'avais ces trois bonnes choses à te donner, je le ferais séance tenante.

—Mon oncle, je vous dispenserais bien d'une telle générosité. D'abord, je possède l'une : la fortune. Quant à la femme hélas ! il vous faudrait me donner à boire de votre Philtre Bleu !

—Hein ! s'écria Maria avec horreur vous avez la lèpre ?

—Mais non, mais non fit Benjamin en riant.

—Mais pourquoi, alors, boire du Philtre Bleu ? demanda Lina.

—Pour simplement acquérir l'amour, madame !

—Quoi ! s'écria Maria avec un sourire moqueur, vous n'êtes pas amoureux ?

—Je le serais peut-être, fit Benjamin Jacobson avec un sourire non moins moqueur, mais.....

—Mais.....

—Mais il y a une des une barrière.

—Cette table, veux-tu dire ? demanda le docteur.

Maria et Pia rougirent violemment.

En effet, entre Benjamin Jacobson et les deux jeunes filles il y avait la table à manger. Mais il y avait une sorte de guéridon sur lequel était posée une jardinière dans laquelle se développait une tulipe rouge.

Benjamin Jacobson ne s'était pas troublé. Seulement, son sourire se fit un peu plus moqueur quand il riposta au docteur :

—Certes, mon oncle, il y a la table mais il y a aussi la jardinière et, naturellement, le jardinier ! Et vu, ma foi, que je n'aime pas cueillir une fleur sans la permission du jardinier.....

—Qu'arrive-t-il ? demanda le docteur.

—Il arrive que je suis contraint de me passer de la fleur.

—Mais si le jardinier consentait ?dit le docteur, qui voyait venir quelque chose d'amusant à l'adresse de Maria ou de Pia.

—Il ne consentira pas, mon oncle. Oh ! j'ai déjà essayé ça !

—Vraiment ? fit Lina très intéressée par ce dialogue dont elle ne pouvait prévoir l'issue.

—Oui, madame et le jardinier m'a battu ! Le docteur éclata de rire.

—Mais dites donc, monsieur Jacobson, fit Pia très curieuse et très intriguée à la fois, qu'appellez-vous ce jardinier ?

—Mademoiselle, répondit Jacobson, ce jardinier est placé là au figuré.....

—Que figure-t-il donc ? interrogea Maria.

—Le fiancé !

Un éclat de rire plus prolongé résonna par l'immense salle à manger.

Alors le docteur dit à Benjamin :

—Mon cher garçon, j'ai suffisamment ri ma digestion commence à en souffrir. Ensuite, je vois Pia très pâle, et Maria très livide..... Passons maintenant à l'autre numéro de notre programme. Je veux, Benjamin, que tu entendes chanter ta tante. Oh ! tu possèdes une tante merveilleuse, je ne te dis que ça !..... Allons au salon ! N'est-ce pas, Lina ?

—Que voulez-vous que je chante à votre neveu ?

—O mon Dieu ! ce que vous voudrez !

—Madame, dit Benjamin Jacobson, je vous demanderai de me chanter la TRAVIATA.

—Bravo ! crièrent Maria et Pia.

—Vive LA TRAVIATA ! clama le docteur.

L'instant d'après, la voix mélodieuse de Lina emplissait la maison silencieuse de plaintes si mélancoliques qu'une fois, malgré tous ses efforts sur lui-même, Benjamin Jacobson dut essayer furtivement une larme à ses yeux !

Huit heures.

Le docteur, Lina et les deux jeunes filles, tous enveloppés de riches fourrures, partaient pour se rendre au Théâtre His Majesty.

On avait voulu emmener Benjamin Jacobson, mais il avait de suite prétexté des fatigues, une lassitude qui le renversait quasi, et il s'était excusé. On lui avait alors indiqué sa chambre au troisième étage.

Le docteur avait dit, avant de partir :

—Nous ne serons pas de retour avant onze heures ou minuit. Si tu

préfères nous attendre, nous aurons plaisir à te revoir. Si tu te sens trop de sommeil, tu n'auras qu'à gagner ta chambre. D'ici là, tu peux l'installer dans mon cabinet. Tu y trouveras d'excellents cigares, quelques bonnes liqueurs, et des livres très intéressants.

Benjamin avait remercié.

Lorsque la porte se fut refermée sur les quatre personnages, Benjamin Jacobson, alors, laissa résonner un ricannement moqueur. Par trois fois il fit le tour de la pièce, silencieux et méditatif. Puis, il s'arrêta en face d'une haute glace de Venise, enleva de sa tête une perruque très noire, fit tomber de sa lèvre supérieure une moustache également très noire, et il se mit à rire.

—Allons ! mon cher monsieur Quik, murmura-t-il narquois, vous voici enfin dans la place ! Il ne tient qu'à vous de bien travailler ! Vous êtes un parfait comédien mais vous avez à lutter contre comédien et comédiennes qui n'ont rien à céder devant vos propres talents ! Mais bah !..... quand l'honneur est en jeu, il n'est pas d'obstacles qui résiste !.....

“Et maintenant, mon cher oncle... à nous deux !

CHAPITRE IV

OU LA COMÉDIE QUE PENSE JOUER M. QUIK MENACE DE TOURNER EN UNE TRAGÉDIE TERRIBLE

Donc, M. Quik, puisqu'il faut l'appeler ainsi, s'installa commodément dans un large fauteuil du cabinet alluma une cigarette et se mit à examiner les divers objets qui l'entouraient. Mais rien de particulier... Rien pour lui faire penser que son hôte, le docteur Jacobson, fût quelque barbe-bleue qui, sous les dehors du plus parfait gentilhomme, savait dissimuler la plus odieuse perversité. Non pas le moindre indice ! Au contraire : M. Quik se trouvait dans le sanctuaire du travailleur, du penseur, du savant

des livres, des paperasses, des cartes géographiques : l'une d'Afrique, l'autre des Indes ; puis, un mobilier sévère, de riches tapisseries, des bibelots, des peintures de maîtres; pas de désordre, chaque chose à sa place, le tout disposé avec goût sûr. L'unique chose qui parut attirer plus spécialement le regard inquisiteur de M. Quik fut une belle panoplie, à laquelle étaient accrochées des armes d'une curieuse variété..... armes de tous pays et de tous âges.

M. Quik s'en approcha. Un magnifique cimenterre frappa de suite son regard. Mais la lame très brillante, était légèrement tachetée à la pointe d'une substance qui, si elle n'était pas de la rouille, devait certainement être du sang et du sang humain ! C'est ce que pensa de suite M. Quik. Il voulut s'assurer de l'exactitude de sa pensée : il mouilla de sa langue le bout de son index et frotta vivement l'une des taches. Cette tache demeura. M. Quik regarda son doigt : le doigt demeurait blanc, sans souillure, sans indice. Il hocha la tête.

Au-dessus du cimenterre pendait un stylet à poignée d'or curieusement ciselée. Cette sculpture représentait une jeune femme à genoux, les mains levées au ciel, un poignard enfoncé dans son sein. M. Quik frémit en dépit de toute la bravoure dont son cœur de policier était trempé. Sur la pointe du stylet il observe les taches, légèrement rousses, qu'il avait marquées sur la lame du cimenterre.

Un peu à gauche de cette arme antique, tout à côté d'une arquebuse pendue verticalement, M. Quik découvrit une hache de guerre. C'était une de ces haches à large tailant et en forme de demi-lune comme en portaient, au troisième siècle, les Goths en leurs invasions. Et sur cette hache M. Quik aperçut encore les mêmes taches sanglantes.

Gravement encore, il hocha la tête. Puis, il se prit à repasser, comme en revue, toutes ces armes de fabrication ancienne et moderne.

Tout à coup, il tressaillit. Un bruit léger avait secoué l'énorme et pesant silence de la maison. Il prêta l'oreille. Son cœur battait vivement : il y posa une main comme pour le contenir. Ce bruit qu'il avait perçu, et qui avait frappé son oreille un peu distraite, lui avait semblé comme un vagissement de nouveau-né.

Pendant dix minutes il demeura immobile, retenant son souffle, écoutant avec une attention extrême, mais le silence demeura.

Il respira, regarda la pendule et remarqua que celle-ci marquait dix heures.

Il pensa :

—Je vais monter à ma chambre. Je suis certain qu'il n'y a personne dans cette maison, et cependant ma certitude, par moments, se trouble. Car je suis dans une maison mystérieuse, et mes hôtes sont mystérieux, ils n'agissent sûrement pas comme des êtres humains à l'état d'esprit normal. Qui sait ? Je me pense seul ici et peut-être à travers ces tentures, ces draperies, au travers de ces murs qu'un oeil dissimulé m'épie ! Il me faut être prudent ! Le mieux, pour l'instant, c'est de monter à ma chambre, de me coucher et de feindre le plus profond sommeil. Peut-être alors, arriverai-je à pénétrer les premiers secrets de cet antre !

A Suivre.

Préférons les nôtres : encourageons nos industriels, nos commerçants et nos professionnels.

Et M. Quik, finissant par croire qu'il était effectivement épié, fit mine de s'endormir énormément : il bailla, étira les bras, rebaila, et, chancelant, comme un homme que le sommeil a gagné et alourdi il sortit du cabinet pour pénétrer dans le large vestibule. Au fond de ce vestibule un grand escalier montait vers les étages supérieurs. M. Quik se dirigea vers l'escalier. Mais il s'arrêta comme saisi d'une pensée nouvelle. Il leva les yeux vers le plafond du vestibule d'où un globe rouge jetait une clarté diffuse, et il remarqua que, hormis le cabinet de travail, toute la maison demeurerait obscure. Aucune lumière ne filtrait nulle part par les portes entre-baillées.

M. Quik fixa le rayon de lumière qui sortait du cabinet.

—Vais-je éteindre cette lumière ? se demanda-t-il. Pourquoi pas ?.....

De suite il alla au cadre de la porte, appuya sur un bouton, et de suite aussi il vit le cabinet s'obscurcir.

Satisfait, M. Quik gagna l'escalier, monta lentement, très lentement,

l'oeil aux aguets, l'oreille excessivement à pic.

Arrivé sur le palier de second étage, il remarqua qu'un deuxième globe électrique d'un vert bleu celui-là, éclairait une sorte de hall meublé avec un grand luxe. A gauche le second escalier, un peu plus petit et moins large, s'élevait au dernier étage où était sa chambre.

M. Quik s'y engagea.

Au dernier étage il se trouva dans un étroit corridor. A sa droite, il vit la porte ouverte d'un magnifique cabinet de toilette. A sa gauche, une autre porte ouverte. Le globe vert qui éclairait cet étage lui fit voir une chambre à coucher, qui, de prime abord, lui parut assez richement meublée. Était-ce sa chambre ? Il le pensa selon les indications qu'on lui avait données ; et il en fut assuré lorsqu'il découvrit ses malles placées près de la porte.

Il sourit et pensa :

—On m'a dit en face du cabinet de toilette C'est là, d'autant mieux que j'y vois mes malles.

Il s'approcha. Au cadre de la porte il aperçut deux petites chaînettes en or auxquelles pendaient deux pe-

tites boules en argent. Il suivit délicatement l'une de ces petites boules et tira. La chambre s'illumina.

Très satisfait, M. Quik entra, ferma la porte, et examina la pièce dans laquelle il allait passer la nuit. Il demeura frappé d'étonnement devant le luxe inouï qui l'entourait.

—Diable ! se dit-il avec un sourire moqueur, on ne me fait pas les honneurs à demi : c'est la chambre d'un prince ou tout au moins d'un ambassadeur !

Il vit deux portes à l'intérieur, l'une à gauche, l'autre à droite. Il alla à celle de droite : il se trouva sur le seuil d'un joli petit cabinet de toilette. Il marcha vers celle de gauche : c'était une garde-robe dans laquelle il découvrit seulement une paire de pyjama et une robe de bain. Il referma la porte.

Il se mit ensuite à inventorier le mobilier.

L'immense lit à colonnes torsées, paré de draperies en soies de Chine, et de rideaux d'une très fine dentelle qui tombaient d'un ciel en soies roses et bleues, le fit sourire d'aise.

—Bon ! dit-il en ricanant, il faut absolument que je m'entre dans l'idée que je ne suis pas un policier, ce soir, mais bien un marquis, ou un duc et pair !.....

Puis, il admira une table de toilette sur laquelle s'étaient étalés les parfums les plus rares, les poudres, les talcs, les savons, les pâtes à parfumerie, les crèmes à massage, des huiles, des rouges.....

Deux glaces immenses décoraient l'un des angles de la chambre et dans ces glaces M. Quik considéra sa personne entière. Mais alors, au sein de toute cette magnificence, au milieu des tableaux qui l'entouraient avec leur coloris puissant, sous la resplendissante clarté du grand lustre électrique, M. Quik se trouva en dépit de sa couche de bistre, un peu pâle, très pâle même ! Oui, son teint cuivré s'était blanchi, très blanchi il s'en émut !

—On penserait, murmura-t-il, que

je ne suis pas du tout à mon aise dans ce lieu magnifique !

Il ricana, se dressa, cambra sa petite taille et jeta aux glaces un regard dédaigneux, comme s'il s'en fut pris à ces objets inanimés du malaise qu'il ressentait au fond de son être — tout au tréfonds ! Car nous pouvons bien le dire, le policier, sans le savoir, sans pouvoir en définir le motif ou la cause, avait peur !

Et sa peur faillit tourner à la terreur, lorsque, au moment où il allait jeter son habit sur le canapé richement tapissé, son oreille très tendue perçut une sorte de plainte très lugubre — Et cette plainte, funèbre entre toutes, parut venir de l'au-dessous — oui, comme juste sous ses pieds.

Il frémit et regarda pour s'assurer que ses deux pieds n'avaient pas remué un objet quelconque, un papier peut-être. Il ne vit qu'une petite carquette posée devant le canapé sur le parquet bien ciré.

N'importe ! il demeura frémissant. Il voulut remonter son courage défaillant.

— Voyons ! se dit-il, est-ce que je vais avoir peur pour de bon ? Est-ce que je vais prendre pour des bruits bizarres ce qui n'est que l'effet de mon imagination ou de mon esprit fatigué ?

Il se pencha vers le parquet et se mit à écouter : aucun bruit que le battement de ses tempes.

Il se redressa en souriant, haussa les épaules avec une indifférence affectée, acheva sa toilette de nuit et se mit au lit.

Mais avant de glisser sous les draps tièdes, il eut soin de placer sous l'un des oreillers très moelleux et discrètement parfumés un revolver. Avec cette arme sous sa tête M. Quik pouvait se sentir en sûreté. Il s'apprêta au repos. Mais il remarqua que le lustre continuait de flamber. Il valait mieux, pensa-t-il l'éteindre.

A l'une des colonnes de son lit, au chevet, il découvrit deux petites chaf-

nettes toutes pareilles aux chaînettes qu'il avait vues au cadre extérieur de sa porte. Il sourit, étendit une main, prit l'une des chaînettes et tira. M. Quik se trouva subitement dans la plus profonde obscurité une obscurité comme il n'en avait pas encore vue autour de lui : c'était comme un enfer fermé de toutes parts. Il frémît encore.

Mais il ne fallait pas perdre la tête pour si peu. M. Quik demeura donc immobile et feignit dormir..... mais non comme un marquis, un duc ou pair ! Point. M. Quik dort comme un policier sur la piste ; c'est-à-dire qu'il s'appliqua, ne pouvant plus se servir de ses yeux à tous les efforts d'ouïe possibles. Et il écouta, écouta, écouta très immobile, n'osant pas même respirer. Il demeura si immobile qu'il fut surpris par le sommeil. En effet, M. Quik, malgré toute sa bonne volonté, en dépit de ses habitudes de policier toujours à l'affût, toujours éveillé, toujours attentif oui, M. Quik, qui voulut seulement feindre le sommeil, s'endormit pour de vrai. Il ronfla il ronfla même terriblement.

Il ronfla et rêva en même temps. Son rêve fut tout à coup coupé par le passage d'un hurlement. Il bondit sous les draps et se mit sur son séant, écarquilla des yeux demeurés dans l'effrayante obscurité, tendit l'oreille. De son front un ruisseau de sueurs coulait lentement.

Le silence régnait partout.

Combien de temps avait-il dormi ? Il n'eût su le dire.

Qu'est-ce qui l'avait si subitement réveillé ? Quel bruit infernal avait frappé si rudement son ouïe ? Il se le demandait encore, lorsqu'un glapissement qu'on eût dit modulé monta des étages inférieurs. M. Quik frissonna. Ce glapissement lui sembla plutôt comme un gémissement d'agonie ! Cela lui parut entrecoupé de hoquets, d'étouffements. Mais tout cela était très vague, très diffus, car tout cela

semblait venir des plus lointaines profondeurs ! Qu'était-ce ?.....

De suite M. Quik pensa :

—Il se passe quelque chose dans cette maison et cela doit être dans les sous-sols !

Un autre bruit, nouveau, d'un tout autre son comme d'un tout autre genre, frappa ses oreilles attentives.

Il sembla à M. Quik qu'une femme pleurait. Il lui sembla voir le sein de cette femme secoué par les sanglots car il distinguait très nettement des sanglots, et des sanglots qu'on cherchait à contenir ; M. Quik s'y connaissait ! Et ces sanglots lui semblaient venir de tout près de lui ! Ces pleurs entendus paraissaient surgir d'une pièce voisine de sa chambre !

La bravoure de M. Quik commença à fondre un peu beaucoup quand les sanglots furent traversés par un grondement de colère qui partait encore de la pièce voisine !

Tremblant, l'oeil désorbité, M. Quik pencha la tête hors des rideaux du lit. Que pouvait-il voir dans cette obscurité d'enfer ? Un instant il eut la pensée de faire briller les lumières du lustre. Il n'osa, par crainte de troubler la scène effroyable qu'il devinait se passer à deux pas de lui peut-être, et par crainte aussi d'attirer l'attention vers sa chambre.

Or, à présent, les sanglots devenaient des gémissements prolongés. Puis, soudain, il entendit, ce brave M. Quik, comme un choc de verre mais un choc de verre effrayant et ce bruit parut venir de plus loin que le voisinage de sa chambre, cela parut venir d'en bas. Aussitôt les gémissements s'accrochèrent. Puis, encore un choc mais, cette fois, un choc d'acier, de fer, de métal quelconque ! Dans son imagination le pollicier entrevit le terrible cimeterre, le joli stylet et la gigantesque hache de guerre ! A ce moment, les gémissements se firent plaintes étouffées. Mais alors un cri perça les murs de

la maison Oh ! mais un cri comme jamais en sa vie n'en avait entendu M. Quik un cri de douleur, de douleur atroce, peut-être aussi de rage !

Cette fois, le policier sauta hors de son lit ce fut plus fort que lui car l'atroce cri avait surgi juste au-dessous du lit à colonnettes et à dentelles fines. Qu'y avait-il donc sous ce lit ?

Piqué par une intense frayeur, M. Quik chercha à tâtonner les chaînettes du lustre. Mais avec des mouvements malhabiles, des mains très tremblantes, il ne put rien saisir que des dentelles, des tissus quelconques, des draps, des oreillers les colonnettes du lit semblaient avoir fondu.

Il s'arrêta, tout à fait figé, lorsqu'il entendit, comme tout derrière sa porte, un ricanement sourd.

Le policier chancela, se retint au bord du lit un moment, posa une main sur son cœur qui voulait éclater, puis chercha sous l'oreiller son revolver.

Il demeura ensuite comme statufié, écoutant toujours, dans l'effrayant silence qui suivit.

Non, plus un bruit nulle part, plus un souffle, la maison tout entière s'était plongée comme en un silence de tombeau. M. Quik ne percevait que les battements de son cœur, les sifflements de sa respiration, que les gouttelettes de sueur qui de son front tombaient une à une sur le parquet de la chambre.

Mais M. Quik était brave ! Il le disait du moins ! Il se disait encore qu'il en avait vu et entendu bien d'autres ! Il eut raison de se dire et se redire ces choses, car il finit par se maîtriser, par dompter son système nerveux, et parut devenir très fort, très courageux, lorsqu'il eut réussi à assujétir dans sa main droite son revolver à six bonnes balles. Il fit quelques pas — mal assurés, c'est vrai — dans l'obscurité de sa chambre vers le canapé sur lequel il avait déposé son pantalon. M. Quik venait de prendre une résolution — résolution digne d'éloge —

de faire des perquisitions dans la maison qui l'abritait. Revolver au poing, il pouvait aller partout, affronter tous les dangers !

Sa main gauche rencontra l'étoffe de son vêtement. Il respira d'aise. Rapidement il fit tomber son pyjama et s'apprêta à passer son pantalon. Mais il dut s'arrêter et dresser de suite une oreille très inquiète.

Qu'entendait-il donc encore ?

Dans le corridor il venait d'entendre — c'était peu, si vous voulez — un pas mais un pas lourd qu'on cherche à étouffer, à étouffer à dessein. Donc, ce pas étant lourd, ce ne pouvait être, comme pensa M. Quik, le pas d'une femme qui foulait les tapis du corridor. Ce ne pouvait donc être que le pas d'un homme, et d'un homme corpulent encore. De suite l'imagination de M. Quik lui fit voir l'image du docteur Jacobson. Mais peu importait que ce pas appartint au docteur ! L'important, à cette minute précise, est que le pas venait de s'arrêter derrière la porte du policier. Celui-ci heureusement, avait en entrant le soir même dans sa chambre, imprimé à la clef un tour vigoureux dans la serrure. Fort heureusement en effet, car M. Quik percevait très distinctement une respiration humaine, une haleine quelconque, un souffle qu'on retenait avec précautions.

A Suivre.

Pilules GALEGINES



Reconnu par le monde entier comme le remède le plus puissant pour le développement du buste.

Le flacon \$1.00 par la poste.

Brochure explicative

Agence Mondiale d'Importation
65 St. Alexandre Ch. 811 Montréal

La bravoure du policier descendit d'un degré derechef, puis de deux degrés et elle tomba à trois degrés, quand un grattement singulier se produisit dans cette même porte, comme si dans l'obscurité on eût tâtonné et cherché à introduire une clef dans la serrure.

M. Quik sentit ses jambes amollir, se dérober presque. Pour se donner du sang, il éleva le canon de son revolver dans la direction de la porte, à hauteur d'une poitrine d'homme. Il tint son arme ainsi, mais d'une main trop tremblante pour être dangereuse. Il attendit....

Rien d'extraordinaire ne se passa. Le grattement cessa tout à coup. M. Quik commença à respirer de nouveau. Mais si ce bruit bizarre avait cessé, il ne perdit pas à l'échange du bruit nouveau qui vint caresser son oreille. Dans le corridor commençait une course, la course d'un être quelconque poursuivi par un autre être quelconque et cette course parut devenir effrénée ce fut une galopade infernale!
 — M. Quik saisit une respiration énorme, des halètements, des frôle-

ments rudes et brusques contre sa porte, et il perçut des bonds gigantesques, des sauts énormes, bref, une sarabande affolée comme jamais entendue, comme jamais rêvée pas son imagination ! Puis, comme un coup de tonnerre qui éclate pour annoncer l'orage, une chute la chute d'un corps pesant une chute comme M. Quik n'eût certes pas voulu faire puis une plainte sourde ! Et le policier saisit encore une autre plainte, non moins sourde, puis, de suite, un juron très singulier un juron qui lui parut comme un "goddam" mal prononcé, pas bien accentué Et puis, encore, sans intermission, un crac épouvantable un bris de verre terrible qui réveilla tous les échos de la maison !

M. Quik tomba sur les genoux..... il allait s'évanouir !

Mais il se cramponna de suite à lui-même, il retrouva la vie et l'usage de sa raison en entendant dans l'escalier une dégringolade mais une dégringolade comme si l'escalier eût été arraché de son cadre ! Et, après des grondements, des hurlements étouffés qui semblaient dis-

paraître vers les profondeurs de la maison. Puis plus rien ! Tout retomba dans le mortel silence d'avant.

Qu'importe ! Ce silence, quoique terrible, valait encore mieux que le démoniaque chahut qui l'avait terrorisé un moment. Car M. Quik retrouva son aplomb, son courage avec l'éloignement du danger !

Mais allait-il maintenant se recoucher ? Un peu de lit moelleux l'eût fort réconforté, car il se sentait excessivement fatigué par l'effroyable tension que son esprit et ses nerfs avaient subie. Mais non — il importait de combattre la fatigue, comme la peur avait été combattue ! Et M. Quik, sans plus, décida qu'il allait savoir ce qui se passait d'étrange dans cette maison maudite ou, tout au moins, ce qui s'était plus particulièrement passé dans son corridor.

Encore à tâtons il chercha la porte, mit les doigts sur la clef, tourna celle-ci. Les mêmes doigts se posèrent ensuite sur le bouton. M. Quik tira lentement la porte, tenant son revolver braqué sur l'ouverture, deux pouces d'entrebaillement tout au plus. Mais cela suffisait pour le moment au policier. Par cette mince ouverture il put voir que le corridor était très noir, que le globe vert n'était plus là, ou du moins qu'il n'éclairait plus.

Le corridor était tout à fait silencieux.

Rassuré, M. Quik se hasarda à ouvrir tout à fait sa porte, puis à risquer la tête, puis un pied dans le corridor : mais tête et pied dûment précédés par le canon du revolver. De son regard légèrement troublé M. Quik put alors entrevoir une légère clarté filtrant dans l'escalier et s'arrêtant sur le palier de son étage. Il se dirigea vers cette clarté, lentement, un peu tremblant, l'oeil fixe, très ouvert, l'oreille bien allongée en avant. Il avança sans bruit, sans un souffle, comme une ombre.

Mais il dut s'arrêter à mi-chemin et tout à coup. Dans ses veines son

sang bouillonna avec violence, ses tempes battirent comme des marteaux, ses cheveux se hérissèrent. Il se retourna d'une pièce. Dans le corridor un pas approchait, un pas très étouffé, mais bien saisissable. Oui, quelqu'un venait vers lui et quelqu'un dont il vit soudain les yeux briller comme des saphirs. M. Quik sentit un étourdissement, il s'affola à ce point qu'il pressa la détente de son arme à feu et que celle-ci refusa de partir ! Alors, il voulut faire un bond Mais il ne le fit pas de suite non, plus tard après qu'il eut senti une chose velue, un être poilu frôler ses jambes nues et une haleine chaude, bouillante, lui souffler sur la nuque ! C'est alors seulement que le bond se fit Jamais M. Quik n'avait été aussi agile, aussi souple ! Du corridor il sauta tout simplement dans son lit, s'enfonça sous les couvertures, et demeura immobile si immobile qu'on eût juré que le brave policier venait d'exhaler son dernier soupir !

Mais point ! M. Quik venait de s'évanouir !

Comme tout passe en ce monde, même les plus longs évanouissements, la torpeur de M. Quik passa, elle prit fin juste au moment où il entendait dans le corridor, derrière sa porte encore, qu'il avait refermée sans le savoir, ou qu'une main inconnue avait refermée pour lui oui, M. Quik entendait ces paroles étranges prononcées par une voix bien connue cette fois, la voix du docteur Jacobson.

Et la voix s'étouffait un peu comme en la crainte d'être entendue.

—Cet animal est sur le point de recevoir une balle, Lina ! C'est toujours le remède le plus prompt pour les mécréants !

Un chuchotement suivit, des pas étouffés descendirent l'escalier, et M. Quik n'entendit plus rien.

Il retomba aussitôt dans une nouvelle torpeur que les rayons d'un beau soleil d'hiver, qui emplissaient toute la chambre, firent cesser.

M. Quik se leva, hagard, livide, défait. Si défait, qu'il eut peine à reconnaître sa personne dans la grande glace qui la refléta.....

CHAPITRE V LE TRIO POLICIER

Lorsque vingt minutes plus tard, M. Quik descendit l'escalier vers le large vestibule du rez-de-chaussée, la première personne qu'il rencontra fut Mme Jacobson. Il sembla au policier, à en juger par l'attitude qu'elle avait à cette minute précise, que la dame de céans l'attendait.

Lina lui souhaita le bonjour avec un sourire qui parut triste à l'oeil observateur de M. Quik. Il s'inclina **révérencieusement**. Mme Jacobson lui indiqua la porte ouverte de la salle **à manger, où le précédant**, elle le conduisit. Or, M. Quik étant, de par son état de policier, le plus **observateur des humains**, il avait au premier abord observé que la physionomie de **Mme Jacobson** était très altérée, que **ses lèvres rouges** de la veille avaient excessivement pâli, que ses joues rondes et pleines d'hier, étaient aujourd'hui enfoncées, creusées, et que, de roses qu'elles étaient, elles avaient passé à la couleur de neige. A présent qu'il la suivait vers cette **salle à manger** d'où s'échappaient des parfums appétissants, M. Quik avait tout l'avantage d'étudier, sans indiscretion, son hôtesse. Il se mit à l'étudier d'un oeil perçant, et cet oeil découvrit au col de la jeune femme, un cercle rouge, violet et bleu ; il lui sembla même qu'il y avait un peu de noir alternant. Il remarqua aussi trois petites taches d'un rouge vil, d'un rouge sanglant, comme si ces petites taches, à distance symétrique, avaient été faites expressément à l'aide d'un poinçon ou d'un fer rougi au feu. M. Quik blêmit. Mais ce n'était pas tout : il observa en plus, et avec un extrême intérêt, que Mme Jacobson boitait de la jambe gauche. Donc, ce cercle, autour du col, aux couleurs et nuances multiples, ces trois petites taches sanglantes sur la nuque immaculée, ce boitement, sans

tenir compte de l'altération des traits, oui, tout cela parut fort singulier à M. Quik. Il se sourit, et, de ce fait, sa perspicacité fut très en éveil. Mentalement il se décrivit une scène terrible de jalousie entre l'époux et l'épouse Il crut se voir bientôt en face d'un sanglant barbe-bleue !

Il pensa :

—Du diable ! si ce soir je ne tiens pas tous les fils du mystère qui m'enveloppe ! Oh ! monsieur Jacobson, nous allons rire, je vous le jure !

Mme Jacobson s'arrêta devant la porte de la salle à manger, s'effaça et du geste indiqua à M. Quik un siège à la table.

M. Quik, en parfait gentilhomme, s'inclina respectueusement et alla prendre le siège indiqué.

Discrètement Mme Jacobson referma la porte de la salle à manger, sans un bruit, sans même que M. Quik s'en aperçut. Et, par conséquent, il ne put s'apercevoir que le docteur Hiram Jacobson se trouva précisément derrière cette porte, qu'il sourit étrangement à sa chère Lina, qu'il la prit à la taille et l'embrassa longuement et tendrement.

Mais par contre, M. Quik s'aperçut ou mieux il vit une autre porte s'ouvrir en face de lui, vers la cuisine, et il vit encore une ravissante soubrette, toute souriante, se mettre à sa disposition pour le servir.....

A neuf heures, M. Quik quitta la salle à manger, très satisfait de l'excellente cuisine de la maison.

Il traversa le vestibule dans sa longueur et arriva ainsi à la porte du cabinet de travail du docteur Jacobson. La porte était ouverte, elle invitait à entrer : M. Quik entra. Il trouva le docteur au travail.

A l'apparition de son hôte le docteur se leva vivement et s'avança, mains tendues, en disant :

—Ah ! mon cher neveu, charmé de te revoir. Tu as sans nul doute passé une bonne nuit ?

—Très bonne, mon oncle.

—Pourtant, tu m'as l'air bien peu reposé la pâleur de ton visage,

tes yeux encore gros de sommeil.....

—Je vous assure, mon oncle.....

—Eh bien, n'en parlons plus. Veux-tu fumer un cigare ?

Il indiquait un guéridon sur lequel se trouvait disposé tout le nécessaire de l'homme qui s'intéresse à cet agréable passe-temps. Il y avait des pipes de toutes sortes et de toutes formes. Il y avait des cigarettes turques, des cigarettes françaises, des cigarettes américaines, il y avait peut-être des cigarettes populaires.....En outre une collection de cigares de choix eût fait les délices du connaisseur ; des havanes purs et demi purs, secs à point et demi secs.....Il avait encore des allumettes d'une variété fort étendue. Il y avait mais passons !

M. Quik se contenta de prendre au hasard une cigarette quelconque. Il l'alluma avec une distinction, une élégance, une grâce que lui eussent enviées certaines dames de la haute !

—Mon cher neveu, continua le docteur qui avait, lui, allumé un cigare, tu vois sur cette table quelques livres nouveaux, des revues françaises et des magazines américains.....A propos, Benjamin, tu lis le français ?

Cette question imprévue parut fort embarrasser M. Quik. Il hésita une seconde. Puis, sans assurance du tout, il répondit :

—Mais oui, mon oncle, tout aussi bien que vous, je pense.

—Bon. Cela me fait plaisir. J'ai justement un récit très curieux à te faire lire très mystérieux très émouvant. Tiens, le voici.....Lis le titre, et cela te dira tout.

M. Quik, d'une main tremblante, prit la petite brochure et lut..... c'est-à-dire que nous lisons pour lui LA FEMME D'OR. Il sourit..... mais au fond, au tréfonds, il était épouvanté de cette seule pensée que le docteur aurait pu tout aussi bien lui demander de lire ce titre à haute voix. Si cet événement se fut produit, M. Quik qui n'avait jamais appris que sa langue maternelle — c'est-à-dire la langue — anglaise aurait vu son

mensonge découvert, et cela eut été suffisant pour le perdre tout à fait.

Mais le docteur s'était borné à sourire, comme s'il avait été convaincu que M. Quik avait parfaitement lu et compris le titre de l'ouvrage : LA FEMME D'OR. Puis, il avait dit :

—N'est-ce pas ? Oh ! je te garantis que tu n'as jamais lu rien de pareil c'est une sensation d'un bout à l'autre !

—C'est écrit par un Français ? demanda M. Quik.

—C'est-à-dire un Canadien-français !

—Vraiment ? je ne savais pas qu'on écrivait en français en Canada.

Le docteur sourit et poursuivit :

—Et ce qui plus est, la scène se passe en cette ville de Montréal..... à quelques pas de nous seulement !

—Pas possible !

—Si fait, tu verras. Ensuite, ce petit volume a une suite.

—Voyons ! Vraiment vous m'intéressez !

—Oh, tu seras bien autrement intéressé quand tu auras lu la suite, c'est-à-dire cet autre petit volume. Celui-ci est intitulé : LA PETITE MODISTE DE LA RUE DEMONTGNY. Comprends-tu.

—Pas très bien.

A Suivre.

Pilules GALEGINES



Reconnu par le monde entier comme le remède le plus puissant pour le développement du buste.

Le flacon \$1.00 par la poste.

Brochure explicative

Agence Mondiale d'Importation
66 St. Alexandre Ch. 811 Montréal

—Eh bien ! la rue Demontigny.....
 Au fait, tu ne connais pas encore
 notre ville de Montréal. Je te la ferai
 voir un de ces jours. Mais en at-
 tendant, ces deux petits livres te dis-
 trairont énormément.

Et le docteur retourna à sa table
 de travail.

M. Quik était en nage ! Il n'avait
 jamais autant sué de sa vie ! Pour-
 quoi ? Parce que, depuis un moment,
 il s'attendait que le docteur allait
 lui parler français ! Et alors.....
 M. Quik voyait parfaitement tout
 l'affreux pétrin dans lequel il se se-
 rait bien vainement débattu !

Ce ne fut donc pas sans un énorme
 soulagement qu'il vit le docteur re-
 tourner à son travail, et il pensa, en
 frémissant :

—Comment n'ai-je pas appris que
 ce diable de docteur parlait le
 français ? A quelle douche je
 viens d'échapper !..... On ne m'y
 reprendra plus. J'apprendrai le fran-
 çais car cette langue est, de
 nos jours, indispensable, pour réussir
 en affaires ! C'est égal ! Je me tire-

rai d'ici avec plus de gloire que je n'avais pensé !

Et, pour laisser le docteur sous l'impression qu'il lisait le français et le comprenait, M. Quik s'étendit dans un fauteuil et se mit à lire LA FEMME D'OR, c'est-à-dire qu'il feignit de lire. Pendant ce temps son imagination travaillait activement ; M. Quik se demandait comment il allait se tirer de là ! Certes, il n'était pas tout à fait rassuré, en dépit de l'assurance qu'il s'imposait. Ce maudit docteur Jacobson était réellement à craindre ! Quel truc ne pouvait-il pas inventer pour mettre M. Quik dedans ! Mais le docteur travaillait, très absorbé.

Onze heures sonnèrent.

M. Quik se remua dans son fauteuil. Il commençait à sentir des démangeaisons et des engourdissements aux jambes. Le docteur travaillait toujours.

Le pollicier se leva, et pour ne pas déranger le docteur, marcha doucement vers la table pour y déposer son livre.

Mais alors, voyant le docteur lever les yeux sur lui, il voulut prévenir

toute question relative à la lecture qu'il n'avait pu faire, et dit :

—Mon cher oncle, j'ai grandement envie d'aller me délasser les jambes un peu.

—Tu t'ennuis, n'est-ce pas ?

—Non, non, seulement.....

—Si, je vois ça. C'est regrettable que ces jeunes demoiselles demeurent au lit. Je doute même qu'elles se lèvent ce matin, car elles sont très fatiguées. L'une d'elles, Pia, est souffrante, m'a dit Lina.

—J'en suis chagriné également, mon oncle.

—Il faut dire, continua le docteur, que nous ne sommes rentrées qu'à trois heures. Les longues veilles sont décidément mauvaises pour les jeunes filles. Et voilà que, ce soir encore, elles désirent entendre un concert musical à la salle de l'Hôtel Windsor. Enfin, tu les excuseras, Benjamin. Certes, tu peux aller te délasser par une petite promenade en ville. Je regrette de ne pouvoir t'accompagner.....

—Mon oncle, je ne veux pas vous déranger.

—Demain, peut-être, pourrai-je te faire voir notre belle ville de Montréal.

M. Quik remercia le docteur, sortit du cabinet et gagna le vestiaire. L'instant d'après, il était dehors poussait un soupir énorme d'allègement, et marchait rapidement vers la rue Saint-Denis. Là, il prit un tramway en direction Craig et McGill.

Et M. Quik se disait avec un sourire de triomphe :

—Avant longtemps c'est moi qui serai le chef de l'agence policière **QUIK, GODD, HAMM & CIE.....**

Oui, le cœur de M. Quik chantait déjà victoire !

A huit heures de ce jour, le docteur Jacobson et ses trois compagnes se rendaient au concert de la salle Windsor. Rentré depuis les trois heures, M. Quik trouva, comme la veille, des prétextes pour ne pas accompagner ses hôtes. Il demeura donc seul.

Un silence de plomb pesait sur toute la maison.

Le policier savait d'ores et déjà que les deux domestiques, la camériste et la cuisinière, s'étaient retirés après leur service du soir.

Il se mit à griller des cigarettes bout à bout, tout en tenant ses yeux fixés sur la pendule du cabinet.

L'heure avançait, et M. Quik paraissait tourmenté par l'impatience ou l'inquiétude.

La demie de huit heures fut marquée au cadran par les aiguilles d'or.

—Viendront-ils ? se demanda le policier.

A cette minute même, un léger coup de sifflet retentit au dehors.

M. Quik sourit, se leva, marcha à l'une des hautes croisées qui donnaient sur la rue, et, par trois fois, il éleva et abaissa l'un des rideaux.

Cela fait, il sortit du cabinet, pénétra dans le vestibule et attendit.

Bientôt deux ombres se dessinèrent sous le portique, deux ombres silencieuses, deux silhouettes humaines que M. Quik reconnut avec aise.

Il ouvrit doucement la porte, et les deux silhouettes se faufilèrent à l'intérieur.

Dans le vestibule M. Quik serra les mains tendues de messieurs Godd et Hamm.

Les pelisses furent enlevées et déposées avec les cannes dans le petit vestiaire. Puis, M. Quik poliment introduisit ses visiteurs dans le beau cabinet de travail du docteur Jacobson.

Il murmura avec une très grande satisfaction :

—Enfin, nous sommes là !

M. Godd était fort blême et mordillait le bout de son cigare éteint.

M. Hamm était livide, et sa main caressait énergiquement la crosse du revolver dissimulé dans une poche de son habit.

Naturellement, M. Quik les avait clairement renseignés sur les événements qui s'étaient déroulés la nuit précédente. Aussi, MM. Godd et Hamm

étaient-ils peu rassurés en s'imaginant mille trucs que ce satané docteur Jacobson pourrait fort bien leur jouer. Tout de même ils s'efforcèrent de faire bon visage.

M. Godd dit :

—Messieurs, la prudence nous conseille d'éteindre toute lumière !

M. Hamm ajouta :

—La même prudence nous commande de nous dissimuler quelque part derrière ces draperies ou ces teintures ; il ne faut pas que notre présence soit connue ou soupçonnée !

—Diable ! s'écria M. Quik..... Mais vos pelisses, vos cannes que vous avez déposées dans le vestiaire ?.....

M. Godd sursauta.

—Et nos chapeaux ! prof'ra M. Hamm.

—Pour des policiers experts, sourit ironiquement M. Quik, voilà une faute impardonnable !

M. Quik ne s'avouait pas qu'il était complice de la même faute impardonnable En effet, il avait vu les pelisses mises au vestiaire et il n'avait pas soufflé mot. Pour nous, dame, il semble que c'était bien pardonnable. Car M. Quik, tout comme ses camarades, se trouvait sous une telle tension des nerfs, qu'il était, pour ainsi dire, forcé d'échapper quelques-unes des règles les plus élémentaires de son métier ! Et, de fait, les trois agents demeuraient sur les dents, et tous trois, sans se le communiquer bien entendu, avaient peur. Mais ils ne croyaient pas avoir peur... peur de la vraie peur. Non. Chez eux le sentiment de la peur n'était, à ce moment, qu'une certaine émotion en face de l'inconnu, devant le mystérieux ! C'était tout. Et ce sentiment, ou mieux cette émotion échoit à tout policier, au plus brave, au plus téméraire !

Mais la première faute fut réparée dès l'instant, et dès l'instant les pelisses et les cannes furent retirées du vestiaire et mises sous un divan du cabinet, hormis, naturellement celles de M. Quik qui était l'hôte attiré

de la maison. Naturellement aussi, les chapeaux avaient suivi les pelisses et les cannes.

Une fois ces objets précieux mis à l'abri, les trois agents songèrent à leurs propres personnes. Où dérober ces personnes ?.....

M. Quik avait avisé un large écran disposé non loin de la table de travail du docteur, sur la gauche, entre les deux croisées qui donnaient sur le parc. Derrière cet écran, paré d'une riche tapisserie, se trouvait un lavabo et accessoires pour l'utilité personnelle du docteur. Temporairement c'était le refuge le plus sûr pour les trois policiers. Aussitôt les lumières du cabinet furent éteintes, et les trois hommes se glissèrent derrière l'écran.

Le silence de la maison n'avait pas encore été le moindrement troublé. On eût entendu la plus minuscule des mouches voler. Mais ce silence devenait étouffant.

La pendule tinta neuf heures.

Au dernier coup de timbre, un hurlement diabolique fit trembler l'espace.

Derrière l'écran les trois agents frémirent.

Un silence plus morne, plus étouffant suivit.

Dix minutes passèrent.

Un pas se fit entendre dans une pièce voisine du cabinet. Par cette porte même où nous avons vu apparaître, une fois, Mme Jacobson, une silhouette diffuse, humaine ou autre, parut tout à coup. Cette porte n'avait été qu'à demi ouverte et sans bruit. Mais par les tentures légèrement écartées, un mince filet de lumière s'était soudainement fait jour pour couper d'un rayon pâle l'obscurité du cabinet. Et c'est dans ce rayon que venait d'apparaître la silhouette..... une silhouette qui se précisa bientôt aux yeux troublés des trois agents. Et cette silhouette était un homme, selon toute apparence, un homme d'une assez forte corpulence même !

M. Quik faillit s'évanouir.

—Qu'avez-vous ? souffla M. Godd.

—Cet homme murmura M. Quik.

—Eh bien ?

—C'est lui le docteur !

M. Hamm darda des regards aigus sur le personnage.

A cette distance, les agents ne pouvaient déchiffrer la physionomie de l'inconnu ; mais ils pouvaient voir qu'il était élégamment vêtu d'une longue pelisse, que le chef de cet homme était surmonté d'un splendide et luisant haut de formé, que ses mains étaient parfaitement gantées.

Ils épièrent curieusement ses mouvements.

L'inconnu, une fois dans le cabinet marchait avec aisance, comme s'il se fût trouvé chez lui. En effet, dans la demi obscurité il allait sans effort, sans à tâtons, vers le petit buffet. Là, il tira le panneau d'une armoire inférieure, en retira une bouteille, prit un verre, l'emplit de la liqueur contenue dans la bouteille, vida ce verre d'un trait, puis déposa verre et bouteille sur le buffet, et non en l'armoire d'où il avait tiré ces objets.

Posément, ensuite, d'un pas très sûr, le personnage regagna la porte par laquelle il était venu et disparut. Le cabinet de travail retomba dans la complète obscurité.

M. Godd souffla fortement.

—Oh ! oh ! murmura-t-il à l'oreille de ses associés, très curieux ! très curieux !

—Ce docteur est peut-être bien le diable ! fit M. Hamm d'une voix tremblante.

M. Quik, qui voulait se montrer très brave, ricana et dit :

—Bah ! s'il est fort, il aura bientôt affaire à plus fort que lui !

—Qu'allons-nous faire ? interrogea M. Godd.

—Une chose qu'il importe de savoir, c'est ce que contient cette bouteille.

—Ce doit être une liqueur quelconque : un cognac, un whiskey.....

—A moins que ce soit le fameux

Pâté bleu 1 dit M. Hamm.

—Nous allons le savoir, dit M. Quik ; venez.

A suivre



Economise \$24 en un An

Les cuisiniers experts estiment que la Rôtissoire Emailée SMP permet à toute famille canadienne ordinaire d'économiser au moins \$24 par année sur les comptes des viandes. Ceci parce qu'elle rôtit la viande en la faisant très peu diminuer. Elle améliore aussi le goût des morceaux les plus ordinaires, leur donnant cette saveur propre à ceux de choix.

Vous n'avez qu'à placer le rôti dans la rôtissoire, remettre le couvercle en place et laisser cuire. Il n'est pas même nécessaire d'arroser. Et votre rôti est bientôt à point.

Le couvercle ferme juste, empêchant toute odeur de se répandre. La graisse ne peut non plus éclabousser votre fourneau, qui se tient ainsi toujours propre. Les prix varient de 85c. à \$3.50 chacune, selon la grandeur et le fini. Surtout, n'oubliez pas l'économie de \$24 par année.

RÔTISSOIRE
Emailée
SMP

F203

No 9.

De sa poche il exhiba une petite lampe électrique dont il dirigea le mince rayon vers le buffet.

Sous le rayon électrique la bouteille apparut aux yeux des agents.

—Venez ! dit encore M. Quik.

Tous trois s'avancèrent prudemment et silencieusement.

CHAPITRE VI LE PHILTRE BLEU

M. Quik arriva premier auprès du petit buffet. Le premier il saisit la bouteille sur l'étiquette de laquelle il lut :

CLAUDON-COGNAC

La bouteille était un peu plus de moitié.

—C'est du simple cognac ! dit M. Quik à ses associés qui l'observaient.

—Goutez ! conseilla M. Godd.

—Goutez ! fit à son tour M. Hamm. Il ne faut rien négliger.

M. Quik se rendit à l'injonction. Il éleva la bouteille à hauteur des yeux, la porta à ses lèvres et avala une forte gorgée de la liqueur.

—Eh bien ? interrogèrent en même temps M. Godd et M. Hamm, très surpris par le regard que laissait tomber sur eux M. Quik, regard dans lequel on pouvait lire la surprise ou le désappointement.

—Goûtez, M. Godd ! dit M. Quik en offrant la bouteille au chef de l'agence.

Celui-ci exécuta la même manœuvre que son subalterne. Un instant, il parut savourer le liquide ; puis, il tendit la bouteille à M. Hamm, disant :

—Vous êtes un connaisseur, M. Hamm ? — Goutez !

M. Hamm goûta puis il se mit à rire.

—Eh bien ? firent M. Godd et M. Quik.

—C'est de l'eau rien que de l'eau ! répondit M. Hamm avec dédain.

—Pourtant voulut dire M. Quik.

—C'est de l'eau pas autre chose ! affirma M. Hamm. Seulement, comme il était probablement resté quelques gouttes de cognac dans le fond de la bouteille, l'eau dont on l'a remplie après a conservé un peu de l'arome du cognac, mais si peu.....

—Vous avez peut-être raison ! confessa M. Quik.

—Mais alors, s'écria M. Godd cet animal que nous avons vu tout à l'heure, n'est pas venu ici expressément pour boire un coup d'eau, j'imagine ?

—A moins qu'il ne se trouve une autre bouteille Voyons !

En même temps que ces paroles M. Quik dirigea le rayon de sa lanterne électrique vers les panneaux du buffet, les ouvrit, fouilla du regard et du rayon électrique, mais ne découvrit que des bouteilles vides et des verres.

—C'est extraordinaire ! déclara M. Godd perplexe.

—Serait-ce un truc ? demanda M. Hamm, très mécontent d'avoir été joué de la sorte, et tant il avait eu une envie féroce de boire un bon coup pour se donner du coeur et du sang.

—Ma foi, répliqua M. Quik, il n'y a rien d'impossible. Et dans cette maison, surtout, il faut s'attendre à tout : aux choses les plus insignifiantes comme aux choses les plus extraordinaires !

—Allons ! il ne nous reste qu'à reprendre notre faction proposa M. Godd.

—Attendez ! dit M. Quik. M. Hamm l'a dit : il ne faut rien négliger.

Ce disant et sous l'oeil attentif de ses associés, M. Quik prit un verre et versa dedans un peu de la liqueur.

Les trois agents poussèrent une exclamation de surprise, d'épouvante peut-être !

Car la liqueur versée avait une teinte bleue.....un bleu foncé, comme un Bleu de Prusse !

—Le Philtre Bleu ! bégaya M. Godd.

—Le Philtre Bleu ! balbutia M. Hamm.

—Le Philtre Bleu ! bredouilla M. Quik.

Tous trois chancelèrent.....

Mais le pas étranger entendu tout à l'heure dans la pièce voisine se fit entendre de nouveau.

En trois sauts les trois agents se retrouvèrent derrière l'écran où, très émus, ils écoutèrent.

Ce pas, c'était la marche régulière, mesurée d'une personne qui arpente une pièce, et l'on perçoit que la marche est amortie par un épais tapis. N'importe ! c'était assez pour piquer au plus vif la curiosité des trois policiers.

Un quart d'heure ou à peu près se passa ainsi.

—Ma tête est lourde ! souffla M. Quik.

—Je sens une atroce envie de dormir ! murmura M. Godd.

—Mon sang se fige par manque d'activité ! confessa M. Hamm.

—Ne serait-ce pas l'effet de ce coquin de Philtre Bleu ? demanda d'une voix éteinte M. Godd.

Les subalternes de M. Godd n'osèrent formuler leur pensée à cet effet, car cette pensée aurait assassiné le directeur-général de l'agence policière.

Et un quart d'heure encore s'écoula sans autre incident.

Lentement bien lentement, tel un glas funèbre, la pendule du cabinet tinta dix heures !

Au dernier coup de marteau de la pendule un fracas épouvantable se produisit. Sous les pieds des agents terrifiés, la maison entière parut osciller, s'effondrer Ce fracas avait semblé être une sorte d'explosion à laquelle s'était mêlés des bris de vitre, de verre, de cristal Puis, un sourd ricanelement s'était élevé dans le silence lugubre qui avait suivi.

Les policiers se serrèrent du coude.

M. Quik pensa :

—Cela commence à ressembler à ce que j'ai entendu la nuit dernière !

Mais il changea d'idée.....

Un sifflement traversa l'es-

pace, assez semblable au sifflement d'une balle de rifle, une lueur sanglante déchira l'obscurité du cabinet de travail, toute pareille à la lueur violente de l'éclair par les soirs d'orage, puis il y eut comme le roulement d'un tonnerre lointain.....

Et alors, sous l'oeil hagard des agents de police, la porte placée derrière le bureau du docteur, cette porte par où avait paru le mystérieux personnage, s'ouvrit lentement largement. Les tentures s'écartèrent comme d'elles-mêmes, et la porte prit peu à peu la dimension d'une haute et large arcade. Par cette arcade l'oeil étonné des policiers pénétra dans une salle immense, violemment éclairée de lumières invisibles, dépourvue de tout mobilier, sans tapis, mais avec un parquet d'une riche mosaïque. La voûte élevée de cette salle était supportée par quatre énormes colonnes d'un marbre bien foncé. Aucune fenêtre, aucune croisée ! Mais, chose bien plus étonnante à l'oeil curieux des policiers, en plein centre des quatre colonnes se dressait une chaise de coiffeur. Près de la chaise, debout, un colosse se tenait. Il avait les cheveux bleus, les moustaches bleues, la barbe bleue. Sa chemise bleue était ouverte au col et retroussée des manches. Au ventre il portait un court tablier d'un tissu écarlate. Et la besogne à laquelle il s'occupait était assez singulière : le colosse repassait un énorme rasoir sur

une forte lanière de cuir bleu, et à chaque fois que tournait la lame du rasoir des étincelles bleues jaillissaient. C'était tout. Tout ? Oui mais c'était prodigieux à l'imagination de MM. Godd, Hamm et Quik.

Que diable faisait là ce coiffeur ?

Les trois agents regardèrent de toute la puissance de leurs yeux arrondis. Et le mystérieux coiffeur continuait de repasser, très délibérément, son rasoir. De temps à autre il glissait un doigt sur la lame étincelante comme pour s'assurer de la finesse de la coupe.

Dix minutes s'écoulèrent ainsi.

A l'extrémité de la salle, une porte que l'on ne pouvait voir glissa tout à coup silencieusement, et deux personnages apparurent. C'étaient deux Nubiens d'un beau noir: C'étaient également deux colosses, et tous deux étaient vêtus de tuniques bleues et leurs pieds chaussés d'espadrilles. Ils s'approchèrent silencieusement du coiffeur.

Lui, à la vue des Nubiens, sourit, arrêta sa besogne d'affûtage, glissa le rasoir derrière une grande oreille, croisa ses bras musculeux et appela d'une voix terrible :

—Monsieur Godd !

Le chef de l'agence policière tressaillit violemment. Malgré la distance qui le séparait de l'homme qui venait de l'interpeller, M. Godd se sentit brûler par l'effluve du regard qui pe-

sait sur lui. Et fasciné, incapable de résister à l'attraction que ce regard pénétrant exerçait sur ses sens, M. Godd quitta ses compagnons, marcha timidement vers le mystérieux coiffeur.

Celui-ci d'un geste rude lui indiqua la chaise. M. Godd obéit à l'ordre muet : il se sentait sans force, sans volonté, sans vigueur, et incapable même de demander la moindre explication. Sa langue était simplement paralysée, et tous ses membres ne fonctionnaient plus que sous l'action prodigieuse d'un mécanisme dont il ne se sentait pas le maître.

M. Godd prit place dans la chaise. Les deux Nubiens se portèrent de chaque côté toujours silencieux, toujours imperturbables. Le coiffeur tira de son oreille l'effrayant rasoir, appliqua une main puissante au menton de M. Godd et commença une opération singulière, dont parut s'étonner le chef de l'agence policière. En effet, le barbier étrange, au lieu de raser la barbe, rasait les cheveux, rasait les sourcils, rasait la moustache rousse, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait de poils sur cette partie de l'être humain. Et il travaillait avec une telle vitesse une vitesse vertigineuse, à ce point que la lame du rasoir lançait des éclairs brûlants. M. Godd se sentait défaillir. Tout à coup il sursauta, et, par un hasard inexplicable, sa langue et ses lèvres gémissent ces paroles :

A suivre.

—Vous m'avez coupé l'oreille gauche !.....

—C'est vrai !..... un bout d'oreille sanglant venait de tomber sur la moquette du parquet.

Le coiffeur ricana et dit :

—Bah ! ce qui vous reste de cette oreille repoussera bien un jour ou l'autre !

Et il poursuivit sa rapide besogne.

L'instant d'après, pas un poil ne demeurait à la tête de M. Godd.

Alors, le coiffeur le repoussa hors de la chaise, et, mettant deux doigts dans sa bouche, il jeta un coup de sifflet strident.

Par la porte qui avait laissé passer les deux Nubiens, deux nouveaux personnages parurent, vêtus de tuniques bleues également et chaussés d'espadrilles. C'étaient aussi deux colosses et c'étaient deux noirs. Seulement, selon les connaissances ethnologiques de M. Quik, ces deux noirs étaient des Ethiopiens.

Les nouveaux venus s'approchèrent de M. Godd, le prirent chacun par un bras et l'entraînèrent vers la porte inviolable. Et bientôt M. Godd avait

disparu avec ses deux gardes du corps.

Alors, le coiffeur appela d'une voix impérative :

—Monsieur Hamm !

Bien qu'il eût une forte démangeaison de ne pas se rendre à l'invitation et de résister au scalpe qui l'attendait aussi, M. Hamm, malgré son esprit récalcitrant, sentit ses jambes l'emporter vers la chaise fatale. Il marcha comme en un rêve, et comme en un rêve il dut subir l'opération qu'avait subie son prédécesseur. Mais M. Hamm, étant un homme fort, vigoureux et plein d'audace, finit par faire fonctionner sa langue fortement collée à son palais.

—Pourquoi m'enlevez - vous mes cheveux ? demanda-t-il au coiffeur.

Lui, se mit à rire.

—Pourquoi ? dit-il. Dame ! il faut bien faire votre toilette avant de monter en Paradis !

—En Paradis ! fit M. Hamm interloqué.

—Parfaitement vous allez voir !

Et le coiffeur ricana, puis il poussa M. Hamm dans les bras des deux Ethiopiens qui étaient revenus. Et le

brave M. Hamm se sentit emmener, emporter vers cette porte du fond de la salle.

Et le coiffeur appela encore :

—Quik !

Et M. Quik dut s'exécuter de la même façon que ses deux associés.

Seulement, quand la perruque noire et la moustache postiche apparurent aux mains du coiffeur, les deux Nubiens, qui jusque là n'étaient pas sortis de leur attitude silencieuse, poussèrent un immense éclat de rire.

Tout penaud, M. Quik ferma les yeux et pensa mourir.

Mais bientôt, à son tour, il était emporté par les deux Ethiopiens.

L'instant d'après, il était réuni à ses compagnons, en une petite salle aux murailles rouges et nues, au dallage en pierre. Ce qui étonna surtout M. Quik, ce fut de trouver ses associés sans un vêtement, nus comme vers, n'ayant aux reins qu'un petit bandeau de toile bleue. Et M. Quik dut, lui aussi, faire la même toilette.

Puis une porte fut ouverte sur un corridor très obscur, et dans ce corridor les trois prisonniers furent poussés poussés jusqu'à une autre petite salle, basse, fumeuse, noire, qui leur parut être une boutique de forge. De fait, ils virent bientôt se dessiner la silhouette géante du forgeron qui, le bras au soufflet, alimentait le feu de la forge dans lequel rougissait un fer quelconque. Et tout en exécutant cet agréable travail le forgeron sifflait un air de valse.

Tablier de cuir bleu au ventre, casquette de cuir bleu sur la tête, cheveux bleus, moustaches bleues, barbe bleue, cet individu, sous l'oeil expert de M. Godd, ressemblait trait pour trait au coiffeur de l'instant d'avant. Oui, M. Godd put s'assurer qu'il reconnaissait parfaitement le vilain coiffeur qui lui avait coupé son oreille gauche.

Les deux Ethiopiens alignèrent les trois policiers devant une enclume

d'un aspect formidable, et sur cette enclume reposait un marteau non moins formidable d'aspect.

Les trois compagnons jetèrent sur ces trois objets, c'est-à-dire le forgeron, l'enclume et le marteau, un regard d'effroi.

Le forgeron esquissa un sourire narquois. Puis, il prit une paire de pinces, et retira du feu de la forge quelque chose qui, à l'oeil observateur de M. Quik, sembla avoir la forme d'un joli collier en fer s'ouvrant et se fermant comme un bracelet.

Il fit un signe aux Ethiopiens. Ceux-ci, alors, s'appliquèrent à lier bien soigneusement au dos des trois agents leurs poignets à l'aide d'un fil de fer. Cela fait, ils saisirent M. Godd, le portèrent devant l'enclume où, malgré son épouvante, le chef de l'agence policière dut bien laisser le forgeron lui passer au cou le collier brûlant. Il voulut pousser un cri de douleur, mais sa gorge serrée refusa d'émettre un son. Puis, les Ethiopiens inclinèrent la tête de M. Godd sur l'enclume, le forgeron leva l'énorme marteau et d'un coup sec riva le collier.

Et ce fut le tour de M. Hamm.

Ce fut peu après le tour de M. Quik.

Seulement, M. Quik qui, même dans les circonstances les plus désespérées, ne perdait pas tout à fait son esprit d'observation, observa ou plutôt il sentit, au moment où le forgeron lui appliquait au cou le collier de fer rougi, comme trois pointes qui pénétrèrent dans sa nuque, qui brûlèrent jusqu'à ses moelles les plus reculées. Et M. Quik se rappela les trois petites taches sanglantes qu'il avait aperçues sur la nuque blanche de Mme Jacobson. Il observa encore que ces trois pointes, qui entraient dans sa chair, n'étaient pas là par simple fantaisie ou par un raffinement de torture. Point du tout. M. Quik comprit que ces trois pointes étaient là pour retenir le collier fixement et l'empêcher de se déplacer !

Une fois les colliers posés et dû-

ment rivés, les deux Ethiopiens saisirent deux chaînes énormes, agrémentées d'un crochet à leurs extrémités. Ici, il faut expliquer que le collier de M. Godd portait du côté de la nuque un anneau. Dans cet anneau un Ethiopien accrocha l'une des chaînes. Au collier de M. Hamm, il y avait deux anneaux, l'un sous le menton, l'autre sur la nuque. Par l'anneau du menton M. Hamm se vit enchaîné à M. Godd. Quant à M. Quik, son collier n'avait qu'un anneau disposé sous le menton, et par cet anneau il fut lié à MM. Godd et Hamm. Seulement, M. Hamm, se trouvant au milieu et portant deux chaînes au lieu d'une, dut ployer, s'écraser, malgré sa vigueur, sous l'énorme pesanteur des chaînes. Mais un coup de trique, bien rougie au feu de la forge et habilement manoeuvré par l'un des Ethiopiens, aux reins de M. Hamm força celui-ci à se remettre sur ses tibias et à suivre M. Godd à la file vers une porte bardée de fer. L'Ethiopien, qui conduisait la file, frappa du pied dans la porte et d'une façon toute particulière, et cette porte grinça sinistrement, et tourna lentement sur des gonds invisibles.

La petite troupe se trouva en face d'un long caveau éclairé simplement par une lanterne fumeuse accrochée à un poteau de fer.

Ce caveau avait toute l'apparence d'une crypte souterraine, avec une voûte en ogive supportée par les arcs de deux rangées de colonnes. Tout d'abord cela avait l'apparence d'une nef d'église, mais une nef vide, déserte.

La troupe, précédée d'un Ethiopien, pénétra dans la crypte. La régnait un froid intense, si intense que les trois compagnons d'infortune sentirent leurs sueurs se glacer sur leur front..... ils grelottèrent.

Le froid, les douleurs cuisantes à leur col, dont la chair continuait de pétiller sous la chaleur du collier qui se refroidissait lentement, trop lentement, tout cela était encore peu de chose pour la curiosité et l'étonne-

ment de MM. Godd, Hamm et Quik. Car ce qu'ils virent en pénétrant dans cette crypte, aux senteurs de chapelle mortuaire ou de sépulchre, les épouvanta à ce point que leurs dents, en s'entrechoquant, se brisèrent.

Que voyaient-ils ?

Entre chaque colonne, à gauche et à droite de la nef, et remplissant l'espace de chacun des arcs ou arcades, les trois malheureux agents de police voyaient des cages oui, des cages tout simplement. Mais quelles cages ! Les unes en or, les autres en argent, en ivoire, en bronze, en pierre, en acier solide en verre rouge, en cristal bleu, bref, une variété de cages à nulle autre pareille. Toutes ces cages étaient d'un aspect si solide qu'elles pouvaient défier la mitraille la plus puissante.

Mais dans ces cages voilà où les dents des policiers ne purent résister à l'entre-choc leurs prunelles horrifiées virent des femmes, dont la physionomie était devenue terrible par l'atroce souffrance qu'elles enduraient. C'étaient, comme le remarqua M. Quik, des femmes jeunes et belles des femmes qui conservaient encore leur visage d'enfant, on eût dit des fillettes !

Les trois agents essayèrent de fermer les yeux, mais une force surhumaine retenait les paupières, les empêchait de s'abaisser. Ils furent donc contraints de regarder.

La première cage, en or celle-là, était représentée par une jeune femme livide, maigre, et vêtue de haillons sanglants. Elle était dans une sorte de hamac suspendu à des poteaux d'acier au centre de la cage. Elle allait et venait aussi régulièrement que la pendule d'une horloge. Deux mains de fer ornementées de doigts en acier effilés comme des aiguilles, et disposées de chaque côté du hamac faisaient aller celui-ci. A chaque va-et-vient une main ou l'autre se fermait, les doigts pénétraient dans les chairs de la jeune femme et se retiraient ensanglantés. Et le ha-

mac allait toujours, et l'une ou l'autre main saisissait un bras, un poignet, une jambe parfois la main sanguinaire enlevait un lambeau de chair de la poitrine de la jeune femme, qui ne cessait de hurler de douleur !

La deuxième cage était vide.

Dans la troisième, à leur gauche, MM. Hamm, Godd et Quik virent une jeune fille accrochée à une échelle placée verticalement au centre de la cage. Sous l'échelle un feu de charbon brûlait, et les flammes bleues montaient léchant les pieds et les jambes. La jeune fille ne criait pas, on pouvait voir ses larmes tomber une à une sur le brasier ardent.

Le cortège continua son chemin. Ça et là, on voyait nombre de cages vides, mais toutes attestaient par les divers objets de torture qu'on découvrait à l'intérieur, que là encore s'étaient passées des choses atroces.

On arriva vers le milieu de la crypte horrible.

Là, ce qui frappa plus spécialement l'attention et l'esprit de M. Quik, ce fut une cage en ivoire au centre de laquelle il reconnut Mme Jacobson. Il vit la jeune femme à genoux, mains jointes levées au ciel, un poignard planté dans son sein. Elle paraissait prier. Mais ce qui frappa davantage l'observation de M. Quik, fut ce poignard lui-même, ou mieux, ce stylet, car il reconnut l'arme qu'il avait vue à la riche panoplie du docteur Jacobson.

Prémisants, fous de terreur, éperdus, chancelants sous l'horreur de ces visions sanglantes, MM. Godd, Hamm et Quik, toujours avec leurs deux gardes de corps impassibles et silencieux, suivant l'un, suivis par l'autre, poursuivirent leur triste chemin.

Un peu plus loin, M. Quik avisa une cage plus spacieuse que les précédentes. Dans cette cage il lui fut possible de reconnaître les deux sœurs de Mme Jacobson, Maria et Pia. Il entendit leurs hurlements..... Il vit près d'elles un homme vêtu d'un manteau écarlate et tenant à

la main un large cimeterre. Ce cimeterre, M. Quik se rappela l'avoir vu à la panoplie du docteur, et cet homme, ce bourreau sanguinaire, M. Quik crut le reconnaître également: c'était le docteur Hiram Jacobson ! Malheureusement, pour la curiosité de M. Quik, la cage se fit complètement obscure au moment où le cortège en approchait.

Enfin, la terrible excursion en cette crypte fantastique, où l'horreur croissait avec l'horreur, prit fin. On venait de s'arrêter devant une nouvelle porte tout aussi bien bardée de fer que la première. L'Ethiopien, qui précédait le cortège, frappa du pied encore et de la même façon cette porte s'ouvrit. On se trouva devant un court escalier de pierre.

On monta M. Godd compta onze marches. Pourquoi onze, au lieu de douze ou dix ? M. Godd n'est pas le temps de résoudre ce problème. A cette minute même, les trois policiers se trouvaient dans une salle de moyenne dimension, et cette salle **était très violemment éclairée** par un globe électrique d'un rouge sang.

Et dans cette salle, comme le remarqua M. Hamm, tout était rouge: les plafonds, les murs, les planchers tous les objets comme les êtres qui s'y trouvaient, et c'est ainsi que MM. Godd, Hamm et Quik se virent prendre tout à coup une teinte sanglante. En même temps, à l'un des murs les trois agents purent voir une affiche sur laquelle étaient inscrits ces mots :

A Suivre

Préférons les nôtres : encourageons nos industriels, nos commerçants et nos professionnels.

LA CHAMBRE DU SANG

Ils frissonnèrent tous trois.

Mais cela était peu encore comparé à ce que virent les trois malheureux policiers. Et s'il faut en croire M. Hamm, qui avait fait quelques lectures, les trois agents se trouvaient en une chambre de question, effroyable lieu de torture qu'on vit en existence jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. M. Hamm se rappela même avoir lu quelque description de la terrible question, mais tout ce qu'il avait lu n'était pas à comparer à ce qui tombait sous ses yeux. Il paraissait impossible de s'imaginer quelque chose d'aussi infernal !

M. Hamm frémit, M. Godd flageola, M. Quik devint verdâtre en dépit de l'assurance qu'il cherchait à se donner.

Voici ce qui venait de se présenter à la vue des trois compagnons.

D'abord, aux murailles sanglantes, étaient accrochés toutes espèces d'outils propres à percer, à trancher, à perforer, à plumer La collection en était si considérable et si variée

qu'elle fit l'admiration de M. Godd qui, comme policier, avait été un tortionnaire — de la langue, s'entend — mais qui, peut-être, aurait pu surpasser les plus habiles questionnaires du siècle de Marie de Médicis. Oui, M. Godd admira.....

Ensuite, disposés avec art sur le parquet de la Chambre du Sang, les trois agents virent des chevalets, des roues, des machines à écartellement, des grilles à réchaud, des fours, des gibets de toutes formes, des potences de toutes espèces, des guillotines, des fournaies en pleine activité qui répandaient une chaleur torride, des fourneaux ardents, des bouilloires dans lesquelles chauffaient des huiles, des goudrons, des poix, des graisses. Et ils virent encore une foule de machines, toutes non moins redoutables et non moins horribles, dont ils ne pouvaient dire le nom et dont ils ne pouvaient comprendre le mécanisme ou deviner la torture que ces machines exécutaient.

Mais tout cela n'était encore rien...
Oh ! rien du tout ! Du moins c'est ce que pensa M. Quik, lorsque son re-

gard, par ricochet, tomba sur un engin bizarre placé au centre même de la chambre. Et le regard de M. Quik fut suivi par les regards de MM. Godd et Hamm. Cette fois, les trois agents de police parurent frappés mortellement par le vertige et l'horreur !

Qu'était-ce ?

Une machine énorme, en longueur, en largeur, en hauteur, avec un mécanisme tout à fait singulier. Le corps de la machine avait une forme rectangulaire et il reposait sur trois chevalets faits d'énormes pièces d'acier formidablement boulonnées. De prime abord cet engin étrange avait un peu l'aspect, sinon la forme, d'une batteuse mécanique, ou, peut-être mieux, d'une de ces immenses presses à journal. Mais le mécanisme en était certainement fort différent. A une extrémité on apercevait deux gros cylindres tournant l'un sur l'autre. Ces cylindres étaient garnis de poinçons, de scies, de couteaux, de scalpels, de vrilles, et d'un nombre infini d'autres instruments propres à inciser, à disséquer, à mettre en charpie Et ces deux cylindres tournaient à une vitesse vertigineuse. Pour arriver à ces terribles cylindres, on voyait une longue table à rouleaux, ressemblant pas mal à ces tables en opération dans nos sciéries au moyen desquelles le billot est conduit vers la scie mécanique. Seulement, les rouleaux que M. Godd examinait du regard, tournaient très lentement, et cela faisait un singulier contraste avec la vitesse des cylindres. Et M. Godd apercevait encore par delà les cylindres, et faisant partie du corps principal de la machine, une foule d'autres outils dont il ne pouvait deviner le genre d'opération ; mais il voyait que tous ces instruments marchaient, tournaient, travaillaient dans un sens ou dans l'autre et toujours avec une rapidité inouïe. Enfin, à l'extrémité opposée de cet engin remarquable les trois agents de police apercevaient un filet dont la gueule s'ouvrait sous l'orifice

d'un gros tuyau de verre. A quoi pouvaient servir ce filet et ce tuyau de verre ? Les trois agents se le demandèrent vainement ; tout comme ils se demandèrent en vain à quelle opération était destinée la machine elle-même.

Ils allaient bientôt en comprendre toute la signification et tout le fonctionnement.

Et si, à ce moment, les trois agents de police avaient eu encore leurs cheveux sur la tête, ces cheveux fussent tombés d'eux-mêmes fauchés par l'épouvante. Et cette épouvante fut d'autant plus vive, d'autant plus féroce que l'un des Ethiopiens venait de saisir M. Godd et de le coucher sur la table à rouleaux. Or, ces rouleaux étant ornés de longues pointes en verre fort aiguës, M. Godd s'en allait vers les cylindres, il y glissait lentement et sûrement. Il s'y voyait rouler sans pouvoir ni parler, ni crier, ni supplier, ni demander grâce — On eût juré qu'il avait perdu la langue. La lividité de son visage était déjà cadavérique. On voyait les nerfs de son cou se tendre avec un effort à les faire éclater. Et M. Godd glissait quand même, toujours vers les deux cylindres. Il en approchait, les pieds en avant, de sorte qu'il était loisible de voir ses yeux désorbités tout l'effrayant mécanisme, tout le terrible engrenage dans lequel il se voyait déjà entrer. Car, alors, il se produisit une sorte de dé clic ; les deux cylindres s'écartèrent légèrement, en ce sens que l'un s'éleva, l'autre s'abaissa, pour recevoir les pieds de M. Godd. Puis, par un second dé clic, les deux cylindres se refermèrent comme une mâchoire.

De ce moment ce fut un bruit étrange, très curieux qui frappa l'ouï du chef de l'agence policière, M. Godd, en dépit de l'épouvante qui le tuait à demi, malgré une douleur jamais imaginée, et malgré mille et mille souffrances, oui, M. Godd entendait parfaitement le broiement de ses os, le déchirement de ses chairs, le giclement de son sang. Et il voyait

tout son corps entrer peu à peu dans l'affreuse machine qui le dévorait bouchée à bouchée. Les genoux venaient de passer entre les cylindres, puis ce furent les cuisses, le ventre, la poitrine..... M. Godd, grimaçant dans les affres de la mort et dans les convulsions de tourments indicibles, regardait toujours. Il vit ses épaules attaquées par les premiers outils des cylindres. Il regardait encore. Il vit son cou mais alors, lorsque le collier de fer fut mordu par les poinçons, les couteaux et les scies, il se produisit un tel crissement que M. Godd, cette fois, ferma les yeux.....

M. Hamm et M. Quik avaient regardé et vu cette chose horrible avec un hébètement frisant la folie. Et ils virent disparaître la tête de M. Godd. Puis un nouveau dé clic vibra, et par instinct les yeux des deux policiers se portèrent vers le gros tuyau de verre à l'autre bout de la monstrueuse machine. Nouvelle horreur et nouvelle folie le tuyau de verre s'emplissait de sang de chairs coupées, hachées, grouillantes, fumantes ; puis ces chairs, cette charpie tombaient dans le filet. Et, chose plus extraordinaire encore, tout ce mélange affreux prenait une teinte d'un bleu sombre. Et tout à coup une trappe s'ouvrait dans le plancher, et le filet disparaissait vers des gouffres inconnus.

La machine marchait sans cesse..... on eût juré qu'elle avait comme un air ironique !

L'Ethiopien s'approcha de M. Hamm. Celui-ci comprit que son tour était venu. Mais quand on l'eut débarrassé des chaînes pendues à son collier, il sentit en lui-même une force et une vigueur insoupçonnées. Il se raidit, se fâcha, se débattit, résista..... tant et si bien qu'à la fin il put saisir un Ethiopien par la taille, le soulever et le renverser par terre.

Un gong invisible retentit aussitôt. Une porte fut ouverte avec fracas dans la muraille, six géants apparurent.....

A cet instant suprême M. Hamm

parvint à jeter un cri mais un **cri, tel, un cri formidable** que les g^{ra}nds surpris ou épouvantés reculèrent.

Alors, aussi, il se passa quelque **chose d'étrange** : des éclats de rire parurent faire chorus au cri poussé par M. Hamm, puis un aboiement retentit, puis un rugissement, puis encore un homme cria.....un homme dont M. Quik crut reconnaître la voix :

—Où sont-ils ?

A la même seconde une lumière subite éclatait et le cabinet de travail du docteur Jacobson s'illuminait.

Dans cette vive lumière MM. Godd, Hamm et Quik virent un animal bondir vers eux une panthère rugissante ! M. Hamm l'ajusta de son revolver et fit feu : la panthère vint rouler à ses pieds.

Des cris retentirent.....

Les trois agents s'élançèrent en avant mais ils s'arrêtèrent court en face de six policiers qui leur barraient la route, revolver au poing.

Les trois agents de police reculèrent, puis il virent derrière les six policiers le docteur Jacobson.

Là, ils virent également Lina, Maria et Pia.

Alors MM. Godd, Hamm et Quik **s'entre-regardèrent** avec un tel ahurissement que le docteur et les trois jeunes femmes éclatèrent de rire.

A Suivre

Pilules GALEGINES



Reconnu par le monde entier comme le remède le plus puissant pour le développement du buste.

Le flacon \$1.00 par la poste.

Brochure explicative

Agence Mondiale d'Importation
65 St. Alexandre Ch. 811 Montréal

CHAPITRE VII EXPLICATIONS

—Bonsoir, messieurs ! dit le docteur sur un ton narquois.

Alors, M. Quik put observer — comme parent observer MM. Godd et Hamm — que Mme Jacobson avait toujours ses lèvres très rouges, ses joues très roses et très fraîches, que son col ne gardait plus trace du cercle rouge, violet et bleu, que le pognard enfoncé dans son sein n'était plus là. Il put voir également que Maria et Pia étaient toutes deux en parfaite santé, et il put constater, à leur mine joyeuse, qu'elles étaient toutes deux très heureuses. M. Quik — tout comme ses compagnons remarqua encore qu'un monsieur inconnu, tout de noir vêtu, causait à voix basse avec les deux jeunes filles et qu'il avait l'air de bien s'amuser.

Le docteur Jacobson se mit à parler sur un ton badin :

—N'est-ce pas, mes chers amis, dit-il en regardant sa femme et le groupe formé par Maria, Pia et le monsieur en noir, qu'après ce magni-

fique concert musical que nous avons tous goûté à la salle Windsor, nous assistons maintenant à une splendide comédie ? Au fait, monsieur le chef de police, j'oublie de vous présenter à ces messieurs. Voici M. Godd, chef de l'agence policière Godd, Hamm, Quik & Cie. Voici M. Hamm et voici M. Quik que, par extension, on peut appeler M. Benjamin Jacobson, mon neveu.

Les trois femmes sourirent.

Le chef de police sourit également et demanda :

—Pouvez-vous me dire en deux mots, mon cher docteur, par quel hasard ces trois gentilhommes se trouvent ainsi sous votre toit ?

—Parfaitement, monsieur.

—Et moi, fit Lina, je vous demande de me dévoiler tout le mystère dont vous m'avez entourée depuis deux jours.

—Quel mystère ? sourit le docteur.

—Eh bien ! ne m'avez-vous pas fait passer pour la tante de ce monsieur—

—Quik ? compléta le docteur !

—J'avais oublié son nom de guer-

re. Ensuite, vous me faites poser des couches de farine sur mon visage, vous me cerchez le cou de raies rouges, violettes et bleues, vous me tachez la nuque de points sanglants, vous me commandez de boiter devant ce monsieur.....

—Quik ! compléta encore le docteur.

—Quel nom ! fit Lina en riant. Oui, mon ami, voilà deux jours que je me demande pour quel motif vous m'avez fait faire toutes ces choses stupides !

—Ma chère enfant, répondit le docteur, il est un incident en ma vie que vous ignorez, et, cet incident connu, vous comprendrez facilement le reste du mystère.

—Alors le docteur se mit à raconter son affaire de Québec. Il dit l'accusation mensongère portée contre lui et le tort considérable que firent à sa réputation les agents policiers Godd, Hamm et Quik. Il dit comment, après avoir été suspendu par le Bureau des Médecins, il s'était rendu en Afrique puis aux Indes pour étudier les maladies de la lèpre. Il confia au chef de police sa découverte du merveilleux Philtre Bleu, et expliqua comment il avait réussi à guérir son singe, et comment il achevait la guérison de sa panthère. Il déclara aussi qu'il était fort chagriné du fait que M. Hamm lui eût tué une si belle bête.

—Mais cela ne nous dit pas, mon cher docteur, interrompit le chef de police, comment et par quel événement ces messieurs sont ici ?

—Vous allez le savoir. Ecoutez. Comme vous le pensez bien, après cette affaire de Québec j'en ai toujours voulu un peu à ces messieurs pour avoir essayé de me faire passer pour une sorte de barbe-bleue antique ou moderne. Or, il y a environ un mois, je m'aperçus que ce monsieur Quik m'espionnait. Je résolus de le mystifier tout en prenant contre lui et ses dignes associés une petite revanche. J'écrivais à M. Hamm

et à M. Quik une petite lettre anonyme leur demandant d'éclaircir un certain mystère qui semblait exister dans la vie et la maison du docteur Jacobson. Je savais qu'on mordrait de suite à l'hameçon. Trois jours plus tard, M. Quik se présentait à moi comme un certain neveu que je n'ai jamais connu. Et moi, sachant que je n'avais affaire à d'autre que ce monsieur Quik, je pris donc mes dispositions en conséquence. Depuis ce même mois j'avais dressé mon singe de façon à pouvoir jouer quelques bons trucs à ces messieurs, au cas où ils se résoudraient à pénétrer le mystère dont je les ai entretenus dans ma lettre. Et je suis, à présent, assez satisfait des incidents que j'ai prévus. Mais une seule chose que je n'avais pas prévue, est que ces messieurs boiraient de mon Philtre Bleu. Tenez ! voyez cette bouteille ; elle était dans cette armoire et remplie aux trois quart. Voyez-là maintenant ! Oh ! je ne me plaindrai pas outre mesure, car je suis assuré que ces messieurs en ont trouvé l'effet si agréable, qu'ils ne manqueront pas de lui faire une réclame qui grandira ma renommée et accroîtra ma fortune ! Voilà monsieur le chef de police, toute la petite aventure !

Le chef de police ébaucha un sourire et demanda :

— Désirez-vous, docteur, porter plainte contre ces messieurs pour être pénétrés chez vous avec effraction et y avoir fait certains dommages ?

— O mon Dieu non Je pense que ces messieurs ont assez de la confusion dans laquelle je les trouve, et je vous demande de les laisser aller en liberté.

Le chef de police se tourna vers MM. Godd, Hamm et Quik et prononça d'une voix grave :

— Messieurs, vous êtes libres !

Il fit un geste aux six agents de police qui s'écartèrent pour livrer passage aux trois détectives.

Ceux-ci s'en allèrent tête nue, sans paletot, sans leurs cannes, tellement ils étaient bouleversés.

— Vos pelisses, messieurs, vos chapeaux ! cria le docteur.

Les trois agents avaient perdu la mémoire.

On chercha, on fouilla, on bouleversa Enfin, on découvrit les précieux objets derrière un divan. Mais sur les pelisses un long singe dormait béatement, avec sur son chef un beau chapeau haut de forme et au dos de la pelisse de M. Quik qu'il avait découverte.

Ce fut, naturellement, un formidable éclat de rire tout à la confusion de Bobbee qui, ayant bu quelque peu du fameux Philtre Bleu, était en train de faire le plus beau rêve de son existence.

Il grogna bien un peu Qu'importe ! on le déshabilla afin de remettre à César le bien de César.

La minute d'après, on aurait pu voir MM. Godd, Hamm et Quik, fort penauds, s'enfoncer dans la nuit d'hiver, au moment même où la pendule du docteur Jacobson sonnait onze heures !

CHAPITRE VIII CONCLUSION.

Deux jours plus tard, on apprit que l'agence policière Godd, Hamm, Quik & Cie avait mystérieusement disparu.

Dans la porte vitrée du bureau de M. Godd où étaient imprimés ces mots :

Messrs. GODD, HAMM, QUIK & CO
DETECTIVE AGENCY.

On avait suspendu une pancarte portant ces trois mots seulement, mais ce qui était beaucoup :

OUT OF BUSINESS

Mais un loustic, puisqu'il s'en trouve toujours et partout, avait au crayon bleu ajouté trois autres mots qui donnaient aux curieux l'inscription suivante très significative :

Out of Business goddam quick too !

FIN